

Exil et écriture migrante : les écrivains néo-québécois

par

Caroline Charbonneau

Mémoire de maîtrise soumis à la
Faculté des études supérieures et de la recherche
en vue de l'obtention du diplôme de
Maîtrise ès Lettres

Département de langue et littérature françaises
Université McGill, Montréal

Mars 1997

© Caroline Charbonneau, 1997



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-29486-2

RÉSUMÉ

Depuis Homère, l'exil s'avère être intimement lié au fait littéraire et semble consubstantiel à l'acte même d'écrire. En effet, d'innombrables hommes de lettres créèrent *in exsilio* ; pensons entre autres à Marot, Du Bellay, Mme de Staël, Victor Hugo ou encore Soljenitsyne. L'effet de dessaisissement provoqué par la transhumance, l'insupportable sentiment de perte qui en résulte et l'inéluctable solitude représentent autant de facteurs prédisposant au processus scriptuaire. Les écrivains néo-québécois s'insèrent d'emblée dans la lignée de ces littérateurs déracinés ; de nature souvent autobiographique, leurs oeuvres décrivent généralement le périple migratoire d'apatrides dont le dessein consiste à s'appropriier l'Ici, à s'inscrire au sein de la québécoité. Or, il n'est pas aisé d'être allogène dans un pays où l'autochtonie est presque devenue un acte de revendication, et passer de l'extranéité à l'intranéité l'est encore moins. En ayant recours à la notion de transculturation établie par Fernando Ortiz ainsi qu'au concept freudien d'inquiétante étrangeté, ce mémoire vise à démontrer, par l'étude de textes de Régine Robin, Émile Ollivier, Ying Chen, Sergio Kokis et Mona Latif-Ghattas, que l'écriture constitue en fait le seul territoire offrant aux protagonistes la possibilité d'une entière introjection du lieu et devient dès lors l'unique moyen capable de rassembler et d'ordonner les composantes éparses de leur mosaïque identitaire.

ABSTRACT

Since Homer, exile is closely linked to literature and even seems to be consubstantial to the very act of writing. Indeed, countless writers have created *in exsilio* ; one just has to think, among others, of Marot, Du Bellay, Madame de Staël, Victor Hugo or Soljenitsyne. The unbearable feeling of loss and relinquishment provoked by transhumance added to the inevitable solitude are determining factors leading to the creative process. Néo-Québécois writers are undoubtedly part of this line of expatriate authors. Often autobiographical in nature, their work generally describe the migratory journey of misfits trying to make Quebec culture their own. However, it is difficult to be a foreigner in a society which is asserting its own identity, in this case quite problematic, and the passage from outsider to insider is even more so. In this thesis, the idea of *transculturation* conceptualised by Fernando Ortiz as well as the Freudian concept of *unheimlich* (uncanniness) will be apply to the works of Régine Robin, Émile Ollivier, Ying Chen, Sergio Kokis and Mona Latif-Ghattas. The object of this essay is to demonstrate that writing is in fact the sole means for the protagonists to reach a total introjection of space and to find order in the scattered components of their fragmented identity.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	2
Abstract.....	3
Liste des abréviations.....	6
Remerciements.....	8

INTRODUCTION

Littérature et exil.....	9
<i>La littérature migrante au Québec</i>	14
<i>Le processus de transculturation</i>	20

CHAPITRE PREMIER

La traversée de l'espace.....	25
<i>Du déracinement à la dépossession</i>	28
<i>L'appropriation spatiale</i>	38

CHAPITRE DEUXIÈME

La traversée des signes.....	48
<i>L'inquiétante étrangeté</i>	50
<i>L'appropriation des codes</i>	58



CHAPITRE TROISIÈME

Du morcellement à la reconstruction identitaire.....	70
<i>Les identités de traverse</i>	72
<i>Une écriture unificatrice</i>	77
Conclusion.....	89
Bibliographie.....	97



LISTE DES ABRÉVIATIONS

Afin de faciliter la lecture du mémoire, les citations tirées du corpus primaire seront identifiées à l'aide des abréviations suivantes :

- DCE LATIF-GHATTAS, Mona, *Le Double conte de l'exil*, Montréal, Boréal, 1990, 171 p.
- LC CHEN, Ying, *Les Lettres chinoises*, Montréal, Leméac, 1993, 171 p.
- PA OLLIVIER, Émile, *Passages*, Montréal, Éditions de L'Hexagone, coll. «Fictions», 1991, 171 p.
- PM KOKIS, Sergio, *Le Pavillon des miroirs*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Romanichels», 1994, 367 p.
- QC ROBIN, Régine, *La Québécoise*, Montréal, Typo, 1993, 224 p.

À mes parents...




REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier le professeur Jean-Pierre Boucher pour ses précieux conseils, sa gentillesse et pour m'avoir incitée à écrire ce mémoire.

Merci également à Charry, pour son aide ponctuelle mais très appréciée, ainsi qu'à Luc, Sophie, Nathaly et Michel pour leurs encouragements.

Enfin, je voudrais exprimer toute ma gratitude à Jean-Marc pour avoir cru en moi plus que moi-même et pour avoir toujours su trouver les mots qui me redonnaient l'envie de poursuivre dans les moments de lassitude, de même qu'à tous les membres de ma famille qui m'ont toujours épaulée et qui ont compris l'importance que j'attachais à ce projet.



INTRODUCTION

Littérature et exil

« L'exil n'est point d'hier ! l'exil n'est point d'hier ! «Ô vestiges, ô prémisses»,

Dit l'Étranger parmi les sables, «toute chose au monde m'est nouvelle !...» Et la naissance de son chant ne lui est pas moins étrangère.»

Saint-John Perse

D'Homère qui en fit un mythe à Guillermo Cabrera Infante qui fut contraint de s'y soumettre, l'exil est intimement lié à la littérature. L'Exode, le récit de l'émigration des Hébreux hors d'Égypte, est ainsi l'un des épisodes liminaires relatés dans le Pentateuque, noyau primitif de la littérature biblique ; l'exil serait donc depuis longtemps consubstantiel à l'acte même d'écrire. Dès l'an 8, Ovide, expulsé brutalement de Rome par Auguste puis assigné à Tomes¹ à perpétuité, rédigea les *Tristes* et les *Pontiques*, élégies exprimant la douleur de son exil. L'Antiquité vit de la sorte naître l'un des premiers littérateurs à peindre les afflictions de l'apatride :

¹ Ville située au sud-est de la Roumanie actuelle.

**Depuis que je suis exilé, deux fois on a foulé les fruits sur l'aire,
par deux fois le pied nu a fait éclater les raisins ;
et en un si long temps, je n'ai pas su me résigner
mais je sens mon malheur comme s'il était neuf².**

Au cours des siècles qui suivirent, d'innombrables hommes de lettres écrivirent *in exilio* ; pensons entre autres à Marot, Du Bellay, l'Abbé Prévost³, Mme de Staël, Victor Hugo, Bertolt Brecht, Soljenitsyne ou encore Kundera. L'effet de dessaisissement provoqué par la transhumance, l'insupportable sentiment de perte qui en résulte ainsi que l'inéluctable solitude représentent autant de facteurs prédisposant à l'écriture. Or l'exil, «ce mot qui, par une fausse étymologie devient ex il, hors du il, hors de soi»⁴, n'est-il pas la représentation même de ce qu'est toute œuvre littéraire, c'est-à-dire le résultat d'un acte de distanciation par rapport à une certaine réalité. De la même façon que l'écrivain doit procéder à une sorte de «mort à soi» lors de l'activité scriptuaire⁵, l'heimatlos doit rompre avec une partie de lui-même, son passé, afin de permettre le développement d'une nouvelle identité en terre d'accueil. L'essayiste Jean Sgard va jusqu'à discerner deux notions distinctes sous le terme d'exil : l'exil vécu, synonyme d'«expatriation, de bannissement»⁶, et l'exil imaginaire de l'écrivain, qui est «sécession, prise de

² Ovide. «Avec le temps...», *Les Tristes*, Éditions La Différence, coll. «Orphée», 1989, p.87.

³ Suite à ses maintes pérégrinations forcées, ce dernier adopta même le nom de Prévost d'Exiles dans le but, selon Jean Sgard, d'«affirmer une sorte d'exterritorialité propice à l'éclosion de son œuvre». Jean Sgard, «Conclusions», *Exil et littérature*, Grenoble, Ellug, 1986, p.297.

⁴ Jacques Sojcher, «Quelques mouvements de l'exil», *Marges et exils*, Bruxelles, Éditions Labor, 1987, p.83.

⁵ L'idée selon laquelle il faut un peu mourir à soi-même pour laisser libre cours au processus créatif a été énoncée par un bon nombre de penseurs, dont Jacques Godbout : «Je sais bien que de deux choses l'une : ou tu vis, ou tu écris. Moi, je veux vécrire», *Salut Galarneau!*, Paris, Éditions du Seuil, 1967, p.154.

⁶ Jean Sgard, *op. cit.*, p.299.

distance, affirmation d'une singularité, et finalement victoire sur toutes les formes de l'exil»⁷.

En examinant avec attention le corpus québécois contemporain, on constate d'emblée que l'écriture de l'exil se manifeste sous diverses formes. Nous avons entrepris de les regrouper en quatre catégories spécifiques⁸, auxquelles les dénominations suivantes ont été attribuées : la littérature exogène, la littérature de l'exil métaphorique, la littérature de l'exil fictif ainsi que la littérature migrante⁹. Au sein de la littérature exogène, nous réunissons les auteurs canadiens-français – peu nombreux, il faut l'admettre – ayant écrit hors de leur patrie. Quelques figures dominantes sont à mentionner : Octave Crémazie qui, reclus en France pendant la guerre franco-allemande, consigna par écrit ses engagements militaires et ses réflexions dans son *Journal du siège de Paris*¹⁰, Alain Grandbois qui publia en 1934 lors de son séjour oriental ses *Poèmes d'Hankéou*, ainsi que le poète et romancier François Hertel qui, installé à Paris dans les années quarante, écrivit les *Poèmes européens* parmi lesquels se retrouve le célèbre *Chant de l'exilé*¹¹.

⁷ *Ibid.* Dans son article, il avance également qu'«écrire, c'est d'une façon ou d'une autre, s'exiler de la vie»(p.295), réflexion qui rejoint essentiellement la pensée de Godbout, selon laquelle l'écrivain est un immigrant : «Écrire, comme immigrer, c'est faire un choix, c'est refuser de se laisser porter par les idées reçues, c'est être conscient de la précarité des échanges, c'est assumer l'angoisse de la mort, c'est rejeter la famille et l'héritage». Jacques Godbout, *Le Réformiste : textes tranquilles*, Montréal, Quinze, 1975, p.195-196.

⁸ Il est cependant possible –et assez probable– de retrouver un même auteur dans plus d'une catégorie, dès lors que ses œuvres touchent à plus d'une sorte d'exil.

⁹ À l'opposé des trois appellations précédentes, nous empruntons ici une expression déjà existante employée initialement par Robert Berrouët-Oriol. Voir son article «L'Effet d'exil» dans *Vice Versa*, 17, décembre 1986-janvier 1987, p.20-21.

¹⁰ Le 11 novembre 1862, accablé de dettes et harcelé par des usuriers à qui il avait signé de faux «billets promissoires», le poète s'esquiva furtivement du Québec pour se réfugier à Paris sous le pseudonyme de Jules Fontaine. Au cours de son éprouvante vie d'exil –qui se prolongea seize ans–, il entretint une correspondance avec l'Abbé Casgrain.

¹¹ Il serait évidemment possible de mentionner dans cette catégorie des auteurs comme Anne Hébert et Jacques Poulin, qui ont élu domicile et écrivent désormais en France : or, leurs œuvres ayant toujours

La littérature de l'exil métaphorique, quant à elle, connut ses heures de gloire vers les années soixante, au moment où la Révolution tranquille exacerbait le nationalisme des poètes et des romanciers¹². Le fait d'habiter un territoire qui ne nous appartient pas entraîne l'apparition dans les oeuvres littéraires, particulièrement en poésie, de thèmes apparentés à l'exil, un exil intérieur puisqu'il n'exige aucun déplacement. Le voyage est inutile pour ces individus qui, tel Aragon, se sentent «en étrange pays dans [leur] pays lui-même». Ainsi, les termes *manque*, *vide*, *dépossession* reviennent d'une façon persistante chez plusieurs auteurs, parmi lesquels se retrouvent Gaston Miron, Roland Giguère, Paul Chamberland, Nicole Brossard, sans oublier Jacques Ferron et ses *Contes du pays incertain*¹³.

La littérature de l'exil fictif, pour sa part, rassemble les écrivains québécois dont les protagonistes entreprennent une quête identitaire laborieuse qui les mènera loin de leur pays¹⁴. Cherchant, à l'instar des personnages aux prises avec un exil métaphorique, à combler un vide qui les empêche de progresser dans leur vie personnelle et/ou professionnelle, ils aspirent à une certaine unicité impossible à atteindre au sein de la société québécoise¹⁵. Ici, l'ailleurs est envisagé comme solution d'attente ; il s'agit de

pour contexte le Québec. l'exil ou le sentiment d'étrangeté ne se trouve pas être un thème éminemment présent.

¹² La présence de l'exil comme métaphore se retrouve parfois dans certains écrits antérieurs, notamment dans le *Torrent* d'Anne Hébert, rédigé en 1945, avec le personnage de François perpétuellement «dépossédé du monde». (Voir à ce sujet le chapitre de Pierre Nepveu intitulé «L'exil comme métaphore» dans *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1988, p.43-61).

¹³ Voir notamment «La vache morte du canyon» et «Cadieu», qui exploitent habilement ces thèmes de l'exil et de la dépossession. Jacques Ferron. *Contes*. Montréal, HMH, 1968.

¹⁴ La Californie, espace mythique, personnification même de la liberté demeure la destination privilégiée des personnages romanesques.

¹⁵ Ces oeuvres ont été pour la plupart conçues suite à la défaite du référendum de 1980.

reconquérir, de se réapproprier un espace par le contournement, de questionner le dedans par le dehors. Parmi les écrivains notoires de cette catégorie, Jacques Godbout et Jacques Poulin se distinguent plus particulièrement avec leur roman respectif *Une Histoire américaine* et *Volkswagen blues*, ainsi que Hubert Aquin dont la Suisse de *Prochain épisode* «n'a de sens que comme figure hyperbolique de l'exil»¹⁶.

Enfin, la littérature migrante regroupe – d'aucuns l'ont déjà exprimé – les oeuvres produites par les écrivains néo-québécois. Avec les années quatre-vingt, ce phénomène de l'écriture migrante, qui sera l'objet précis de notre étude, a pris une ampleur considérable ; pourtant, les critiques commencent à peine depuis quelques années à se pencher sur cette ultime forme de littérature de l'exil. De ce nombre, peu se sont intéressés à la notion de transculturation, processus complexe et presque inexorable auquel sont confrontés les heimatlos, ainsi que tous les protagonistes des romans que nous analyserons ultérieurement. Le corpus des écrits migrants étant des plus étendus, nous avons circonscrit notre corpus de recherche à cinq oeuvres littéraires, oeuvres que nous considérons comme majeures car ayant suscité un grand intérêt tant auprès des spécialistes que des dilettantes : *Les Lettres chinoises* de Ying Chen, *Le Pavillon des miroirs* de Sergio Kokis, *Le Double conte de l'exil* de Mona Latif-Ghattas, *Passages* d'Émile Ollivier et *La Québécoise* de Régine Robin. Cependant, avant d'entreprendre l'examen de ces récits, nous ferons un survol de la situation de l'écriture migrante au

¹⁶ Pierre Nepveu. *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. op. cit., p.57. Les écrits aquiniens, élaborés en majeure partie pendant la Révolution tranquille et caractérisés par les descentes intérieures des personnages, sont aussi représentatifs de la littérature de l'exil métaphorique.

Québec et tenterons de définir de façon plus détaillée ce que Lamberto Tassinari nomme le «projet transculturel»¹⁷.

LA LITTÉRATURE MIGRANTE AU QUÉBEC

Les formules employées afin de désigner le corpus des oeuvres conçues par les Néo-Québécois foisonnent. Certains, à l'instar de Sherry Simon, parlent de littérature minoritaire ; d'autres privilégient le terme de littérature d'immigration ; Simon Harel, quant à lui, emploie les vocables littérature ethnique ou encore littérature immigrante. Nous préférons utiliser, au cours de ce mémoire, l'expression «écriture migrante» de Robert Berrouët-Oriol ; comme le précise Pierre Nepveu, qui penche aussi en faveur de cette dénomination, *migrante* «insiste davantage sur le mouvement, la dérive, les croisements multiples que suscite l'expérience de l'exil»¹⁸. Le mot *immigrante*, plus restrictif, possède une connotation socio-culturelle, alors que *migrante* «a l'avantage de pointer déjà vers une pratique esthétique, dimension évidemment fondamentale pour la littérature actuelle»¹⁹. Pour la définition même des écritures migrantes, nous emprunterons la description également proposée par Robert Berrouët-Oriol et Robert Fournier, cette dernière s'avérant être selon nous la plus juste ainsi que la mieux élaborée :

¹⁷ Lamberto Tassinari. «Le Projet transculturel». *Sous le signe du Phénix : entretiens avec quinze créateurs italo-québécois* (textes réunis par Fulvio Caccia). Montréal. Guernica. 1985. p.12.

¹⁸ Pierre Nepveu. *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, op. cit., p.234.

¹⁹ *Ibid.*

Les écritures [migrantes]²⁰ forment un micro-corpus d'oeuvres littéraires produites par des sujets migrants se réappropriant l'Ici, inscrivant la fiction – encore habitée par la mémoire originelle – dans le spatio-temporel de l'Ici ; ce sont des écritures de la perte, jamais achevées, de l'errance et du deuil²¹.

Pour l'écrivain migrant, l'exil devient souvent l'élément déclencheur d'une activité scriptuaire demeurée jusqu'alors à l'état latent ; l'expérience de la transhumance occasionnerait ainsi la libération d'une parole restée coite au sein de la terre «matricielle»²². L'impression d'étrangeté ressentie assidûment par le nouvel immigré en sa terre d'accueil et l'inévitable sensation d'étouffement qui l'accompagne provoqueraient l'apparition d'un urgent besoin d'extériorisation. Une volonté d'exprimer aux autochtones les diverses difficultés reliées à l'état d'apatride se concrétiserait alors par un travail d'élaboration scriptuaire ; l'écriture deviendrait un palliatif à l'aphonie de l'allogène, à ce que Julia Kristeva nomme le «silence des polyglottes»²³.

Mais donner naissance à un récit en situation d'exil signifie généralement emprunter une langue autre que la sienne, c'est-à-dire bannir sa langue maternelle et par le fait même ostraciser une partie de soi. Le malaise qu'entraîne ce bannissement s'ajoute, chez l'auteur migrant, à celui déjà existant d'une possible perte identitaire. L'immigrant créera alors un idiome proche de la langue véhiculaire du pays d'accueil et cependant renouvelé par la présence de traces quasi-indélébiles de sa langue d'origine ; il y aura

²⁰ Les auteurs parlent aussi d'«écritures métisses».

²¹ Robert Berrouët-Oriol et Robert Fournier, «L'Émergence des écritures migrantes et métisses au Québec», *Québec Studies*, no 14, 1992, p.12.

²² Terme employé par Simon Harel afin de désigner la matric, le pays d'origine des heimatlos. Voir l'article «L'Exil dans la langue maternelle : l'expérience du bannissement», *Québec Studies*, no 14, 1992, p.23-30.

²³ Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988, p.26.

conséquemment élaboration d'une langue autre au sein de la langue majeure, ce que les Québécois ont en quelque sorte fait à un niveau macroscopique.

Simon Harel considère pour sa part l'adoption d'une nouvelle langue comme l'une des méthodes les plus efficaces pour accélérer le processus identificatoire de l'immigrant, le fait de parler le même langage que les autochtones l'aidant à se familiariser avec son nouvel environnement, à développer un sentiment d'appartenance : «Le choix linguistique s'apparenterait (...) au désir de créer un nouvel enracinement matriciel comme si la langue adoptée permettait de mettre un terme à l'abandon de l'orphelin-émigrant. Changer de langue serait alors changer de peau»²⁴. Pour ceux qui franchissent un pas de plus et choisissent d'écrire dans la langue du pays hôte, un lien encore plus palpable s'élabore :

Écrire en français pour partager ce sentiment de dépossession, de dépaysement, de recherche acharnée d'un pays perdu qu'on retrouve momentanément en sachant bien qu'on le perdra encore, puisque rien n'est jamais définitivement donné. Car écrire, c'est tenter de rejoindre l'autre dans les lignes. Or, retrouver l'autre au Québec, c'est partager avec nous, Québécois et Québécoises francophones, notre propre blessure d'un pays qui a échoué à devenir pays, notre propre exil²⁵.

Sherry Simon voit également derrière ce transfert langagier les influences sociologiques et politiques qui s'y rattachent ; ainsi, l'emprunt d'une langue particulière par les écrivains néo-québécois serait un geste des plus révélateurs et riche de significations :

²⁴ Simon Harel, «L'Exil dans la langue maternelle : l'expérience du bannissement», *loc. cit.*, p.27. Il rejoint en ce sens Kristeva, qui compare la langue adoptée à un «artifice qui vous procure (...) un nouveau corps», un peu comme une «résurrection : nouvelle peau, nouveau sexe». Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, *op. cit.*, p.27.

²⁵ Simon Harel, *L'Étranger dans tous ses états. Enjeux culturels et littéraires*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Théorie et littérature», 1992, p.60.

La question du choix d'un langage littéraire, surtout dans le contexte d'une société multilingue où langue et pouvoir s'associent, est centrale à l'œuvre. C'est le lieu où se rejoignent le littéraire et le social, l'esthétique et l'éthique. En ouvrant un espace culturel nouveau, certains écrivains issus des minorités culturelles au Québec font de la problématique du langage littéraire un lieu riche de significations²⁶.

Le fait d'exprimer son appartenance, son origine ainsi que ses particularités à l'intérieur du contexte culturel québécois feraient donc en sorte de transformer le langage en un signifiant puissant. Ce faisant, les écrivains néo-québécois se joindraient «à une tradition de contestation qui est une des caractéristiques marquantes de la littérature québécoise»²⁷, attribut commun qui est toutefois loin d'être le seul. Ces écritures qui évoquent le pays perdu ou fantasmé, écritures de la dépossession et parfois même de la désillusion, mettant en scène des êtres en perpétuelle quête identitaire, s'intègrent d'une façon saisissante au sein de l'institution littéraire québécoise. La littérature migrante présente en réalité plus d'une similitude avec la littérature québécoise de l'exil : avec la littérature exogène, elle partage la connaissance d'un pays étranger, de la littérature de l'exil métaphorique, elle emprunte les mêmes thèmes, et à l'instar de la littérature de l'exil fictif, elle traite du déplacement comme panacée. Elle participe de la sorte à la perpétuation d'une longue tradition littéraire pour laquelle l'exil – ainsi que le motif omniprésent de la quête de l'identité – est devenu un véritable leitmotiv.

Ce phénomène de littérature migrante est pourtant relativement nouveau. Sherry Simon situe en fait vers mil neuf cent quatre-vingt-trois le

²⁶ Sherry Simon, «Écrire la différence. La perspective minoritaire», *Recherches sociographiques*, 25, no 3, septembre-décembre 1984, p.457-458.

²⁷ *Ibid.*

moment où la pluralité culturelle s'est définitivement imposée comme problématique littéraire au Québec ; c'est effectivement à cette date qu'eut lieu la parution des revues *Vice Versa* et *Humanitas*, dont les orientations transculturelles avaient pour objectif de rappeler la composante dorénavant pluraliste de la société québécoise. Cette même année, un chantier de recherche en études ethnoculturelles fut aussi créé à l'Institut québécois de recherche sur la culture ; Gary Caldwell en indiqua par la suite l'orientation en publiant *Les Études ethniques au Québec*. Puis, simultanément, Fulvio Caccia et Antonio d'Alfonso rassemblèrent divers textes d'auteurs italo-québécois dans un recueil intitulé *Quêtes*, Régine Robin fit paraître *La Québécoise* et Naïm Kattan écrivit *La Fiancée promise*. Un certain nombre d'écrivains de diverses origines avaient déjà enrichi antérieurement le corpus littéraire québécois de leurs productions ; pensons notamment à Alice Parizeau, Jean Basile, Marco Micone, Jacques Folch-Ribas, Gérard Étienne, sans oublier Jean Jonassaint, fondateur vers la fin des années soixante-dix de la revue *Dérives*, l'un des premiers périodiques à offrir une tribune à la parole immigrante²⁸. Il fallut néanmoins patienter jusqu'à l'aube des années quatre-vingt pour voir l'écriture migrante devenir pour les chercheurs un réel objet d'étude.

Des quelques théoriciens s'étant penchés sur la question au cours des quinze dernières années, nommons Benoît Melançon, grâce auquel une

²⁸ D'autres magazines virent le jour par la suite : *La Tribune juive*, créé en mil neuf cent quatre-vingt-deux par Ghila Benesty Sroka pendant la guerre du Liban afin de contrer la censure des médias, *La Parole métèque*, conçu en mil neuf cent quatre-vingt-sept par cette même militante pour briser le silence des femmes immigrées, et *Images*, lancé en mil neuf cent quatre-vingt-onze par Dominique Ollivier dans le but d'exposer le point de vue des immigrants sur les questions culturelles et sociales. Pour une description détaillée de ces différents périodiques, voir Alexandra Jarque, «Une mission laborieuse : les revues interculturelles», *Possibles*, no 2, vol. 17, printemps 1993, p.47-56.

bibliographie quasi exhaustive a pu être établie sur la littérature montréalaise des communautés culturelles²⁹, Simon Harel, qui a entrepris une réflexion psychanalytique sur la figure de l'étranger et l'inscription de l'altérité au sein des oeuvres littéraires québécoises³⁰, Sherry Simon, pour qui le pluralisme culturel est devenu un champ d'investigation littéraire³¹, Lucie Lequin, dont l'essentiel de la recherche a porté sur la spécificité de l'écriture des immigrées au Québec³² ainsi que Pierre Nepveu, qui a démontré de quelle façon les textes produits par les Néo-Québécois s'inscrivaient dans la littérature québécoise³³. Ce dernier s'est également intéressé à la notion de transculture, concept duquel découlera l'essentiel de notre analyse et qui exige par le fait même que l'on s'y attarde plus longuement.

²⁹ *La Littérature montréalaise des communautés culturelles. Prolégomènes et bibliographie*. Montréal. Université de Montréal. Département d'études françaises. Groupe de recherche Montréal imaginaire. mars 1990.

³⁰ Voir l'ouvrage *Le Voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*. Montréal. Le Préambule. coll. «L'Univers des discours». 1989. Harel signe également un judicieux article sur la parole orpheline de l'écrivain migrant dans l'ouvrage collectif *Montréal imaginaire. Ville et littérature*. Montréal. Fides. 1992. p.373-418.

³¹ Voir ses articles «L'Autre littérature nationale», *Développement et rayonnement de la littérature québécoise*. Québec. Nuit Blanche éditeur. coll. «Littérature(s)». 1994. p.91-97. et «Écrire la différence. La perspective minoritaire», *Recherches sociographiques*. 25. no 3. septembre-décembre 1984. p.457-465.

³² Cette dernière est l'auteur d'un article. rédigé avec la collaboration de Mair Verthuy. intitulé «L'Écriture des femmes migrantes au Québec», dans *La Recherche littéraire. Objets et méthodes*. Montréal. XYZ. coll. «Théorie et littérature». 1993. p.343-350.

³³ Il consacre un chapitre entier aux écritures migrantes dans *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. *op. cit.*

LE PROCESSUS DE TRANSCULTURATION

Le terme *transculturation* fut initialement employé par le scientifique cubain Fernando Ortiz dans son ouvrage *Contrapunteo cubano del tabaco y azucar*³⁴, publié en 1940. Ortiz proposait ce concept inédit à Malinowski afin de décrire la situation fort complexe qui sévissait à Cuba. La deuxième partie de son essai, intitulée «Du phénomène social de la transculturation et de son importance à Cuba», était consacrée à la définition même de ce nouveau vocable technique que Ortiz désirait substituer à d'autres expressions moins appropriées telles que «changement culturel» ou encore «acculturation», alors couramment utilisées. La notion d'acculturation était en effet très en vogue en Amérique du Nord et aboutissait inévitablement à l'idée d'assimilation, réfutée par Frantz Fanon puisque «fondée sur un fait éminemment eurocentriste»³⁵ ; cette idée impliquait que l'indigène, le «sauvage», devait nécessairement «se civiliser».

Ortiz, quant à lui, avait une conception bien différente de l'acculturation et considérait ce phénomène non pas comme étant la seule conséquence possible de l'immigration, mais comme étant l'une des composantes d'un processus séculaire, constant et permanent. Ce processus migratoire, qui consiste essentiellement en la transition d'une culture à une autre, ne se limiterait plus au seul apport de l'aborigène à l'allochtone. Le processus s'accomplirait en fait en trois phases successives. Dans un premier temps, l'allogène coupé de sa matrice subirait une «déculturation», que Ortiz

³⁴ Fernando Ortiz, *Contrapunteo cubano del tabaco y azucar*, Barcelone, Éditions Ariel, 1973.

³⁵ Jean Lamore, «Transculturation : naissance d'un mot», *l'ice l'ersa*, 21, novembre 1987, p.18.

nomme aussi «ex-culturation» ; au cours de cette période difficile, l'immigrant doit assumer la perte et le déracinement de sa culture antérieure. Une fois débarrassé des liens qui l'unissent à sa terre natale, il doit embrasser la culture du pays hôte en s'imprégnant de sa langue ainsi que de ses us et coutumes ; il accomplirait de la sorte la deuxième étape du processus, «l'acculturation» ou «in-culturation»³⁶.

Suite à ce transfert, et c'est ici qu'intervient l'innovation d'Ortiz, se créeraient consécutivement de nouveaux phénomènes culturels que l'on pourrait dénommer «néo-culturation». L'allogène effectue alors une traversée, un dépassement de ses acquis le menant à l'élaboration d'une culture qui lui est propre, une culture hybride résultant de l'alliage entre sa culture matricielle et sa culture d'adoption ; l'ensemble de ce processus constituerait ce que Ortiz appelle la transculturation. Il importe de mentionner que cet acte d'appropriation ne s'effectue que très rarement à sens unique : la société d'accueil s'approprie à son tour divers éléments culturels de l'allochtone, ce qui entraîne inéluctablement l'apparition de syncrétismes, fusion profitable aux deux parties de l'équation. À ce propos, Jean Lamore affirme :

La transculturation est un ensemble de transmutations constantes ; elle est créatrice et jamais achevée ; elle est irréversible. Elle est toujours un processus dans lequel on donne quelque chose en échange de ce qu'on reçoit (...). Il en émerge une réalité nouvelle, qui n'est pas une mosaïque de caractères, mais un phénomène nouveau, original et indépendant.³⁷

³⁶ Todorov affirmait en conclusion à son volume *Nous et les autres* : «Une chose est certaine : la maîtrise d'une culture au moins est indispensable à l'épanouissement de tout individu ; l'acculturation est possible, et souvent bénéfique ; la déculturation, elle, est une menace». Tzvetan Todorov, *Nous et les autres*, Paris, Éditions du Seuil, coll. «La couleur des idées», 1989, p.425.

³⁷ Jean Lamore, *loc. cit.*, p.19.

De cette définition découle une conception de la culture comme étant instable, mouvante, en constante évolution ; opinion partagée par Michel Morin et Claude Bertrand, auteurs du polémique *Territoire imaginaire de la culture*, selon qui « toute culture se définit par sa capacité d'auto-altération, de dépaysement, de migration »³⁸. La culture serait ainsi un processus infini, inachevable, d'une impossible fixité. Le pari de toute culture – éminemment la culture québécoise – consisterait à conserver sa spécificité tout en s'enrichissant de ses contradictions, de ses « corps étrangers » ; car permettre l'infiltration d'éléments culturels autres et minoritaires au sein d'une culture donnée ne signifie pas forcément souscrire à l'entrisme³⁹.

De par sa forte concentration pluriethnique, la société québécoise devient un lieu propice à l'éclosion d'expériences transculturelles, épreuves qui la mèneront inévitablement d'une homogénéité sécurisante à une hétérogénéité comminatoire. Ce passage ne se fera pas sans heurts et ébranlera le sens même d'expressions jusqu'alors immuables comme « identité nationale » ou « québécutude ». Comme le précise Pierre Nepveu, il apparaît évident que « la notion de transculture nous obligera à redéfinir le *centre* québécois »⁴⁰, ce dernier terme désignant l'espace métaphorique où se meuvent les indigènes par opposition à la périphérie où sont trop souvent relégués les allogènes, par crainte de « contaminations » culturelles.

³⁸ Pierre Nepveu. « Qu'est-ce que la transculture ? », *Paragraphes*, no 2, Département d'études françaises, Université de Montréal, 4^e trimestre, 1989, p.19.

³⁹ L'écrivain Louis Gauthier affirmait même que « la culture, c'est quand les autres nous envahissent, quand les autres nous prennent à nous-mêmes pour nous faire entrer dans ce qu'ils sont, quand ils nous donnent leurs mots pour voir et pour sentir et pour penser et pour parler, et peu importe que ces mots soient anglais, français ou chinois, féminins, masculins ou neutres, ils ne sont jamais neutres ». *l'oyage en Irlande avec un parapluie*, Montréal, VLB éditeur, 1984, p.62.

⁴⁰ Pierre Nepveu. « Qu'est-ce que la transculture ? », *loc. cit.*, p.29.

Tout au long de ce lent et pénible processus de transculturation, l'immigrant traversera une éprouvante crise identitaire⁴¹, parce qu'il n'est pas facile d'être allogène dans un pays où l'autochtonie⁴² est presque devenue un acte de revendication, et passer de l'extranéité à l'intranéité l'est encore moins. Les protagonistes des oeuvres que nous analyserons ont également eu à transiger avec cette crise identitaire reliée au processus de transculturation, chacun d'eux ayant fait l'expérience douloureuse de la transhumance. D'entrée de jeu, ils se retrouvent confinés à la périphérie ; afin d'atteindre le centre, soit être considérés non plus comme métèques mais comme Québécois à part entière, ils auront à surmonter de multiples difficultés.

Nous diviserons notre étude en trois chapitres, chacun d'eux correspondant à l'une de ces épreuves et pouvant de surcroît être relié aux trois phases du processus migratoire ortizien. Le chapitre premier sera ainsi consacré à la traversée de l'espace, l'étranger devant initialement s'approprier le nouveau territoire qui l'entoure suite à la perte de sa terre matricielle ; dans les écrits qui nous préoccupent ici, il s'agit essentiellement de Montréal. Les artères de la ville se transformeront de la sorte en un vaste terrain d'apprentissage au sein duquel l'apatride tentera d'évoluer, tel un amnésique recherchant en vain un lieu qui lui serait familier.

⁴¹ Une évidente parité unit le cheminement de l'immigrant à celui du colonisé tel que décrit par Memmi qui, dans un premier temps, voit sa langue maternelle et sa culture natale s'éclipser peu à peu, puis dans un deuxième temps tente de devenir l'Autre -ce qui entraîne un inévitable refus de soi-, pour enfin, devant l'impossibilité de l'entreprendre, s'affirmer ainsi que s'accepter pour ce qu'il est, c'est-à-dire un être différent.

⁴² Ce vocable, employé originellement par les Athéniens afin de désigner l'enfantement par la terre maternelle, est ici utilisé dans le sens proposé par Simon Harel d'attachement à un sol originaire. *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine, op. cit.*, p.56.

Puis, l'étranger devra se faire accepter par l'Autre, l'indigène, souvent embarrassé devant cette «inquiétante étrangeté» qui l'interpelle. L'heimatlos sera alors tenu d'assimiler les codes en usage afin de faciliter son intégration au sein de la société d'accueil. Il aura auparavant à porter le deuil de ses propres acquis culturels : renoncer à la nostalgie qui l'étreint devient primordial afin qu'il puisse s'accoutumer non pas seulement à un nouveau langage, mais aussi à des moeurs et des traditions différentes. La description de cette traversée des signes, de cet autre achoppement fera l'objet du deuxième chapitre de notre étude.

Enfin, nous tenterons de démontrer que le centre tant convoité par l'allogène s'avère être inaccessible, l'entreprise de dépersonnalisation puis de reconstruction identitaire qu'une telle finalité requiert étant quasi irréalisable, en ce qui concerne à tout le moins les protagonistes des oeuvres sur lesquelles nous nous pencherons. L'impensable déni de soi, l'impossible fixité identitaire, les inévitables manifestations mémorielles, sans oublier l'instabilité et la précarité caractéristiques de la société d'accueil empêcheront toujours l'accès définitif à une totale québécoisité. L'immigrant ne pourra que s'édifier une identité de traverse faite de l'union de sa culture d'origine et de sa culture d'adoption, ainsi que de son inéluctable dépassement.

Nous constaterons que seule la pratique d'un discours – scriptural, pictural ou autre – semble lénifier momentanément la douleur de l'immigré, tel un exutoire à la mélancolie, et facilite par conséquent le rassemblement des composantes éparses de la mosaïque identitaire de l'exilé devenu en terre d'exil peintre, romancier, épistolier ou simple conteur.

CHAPITRE PREMIER

La traversée de l'espace

« L'exil est une école de vertige »

Cioran

L'exil, cette obscure catastrophe qui, selon Ovide, laisse béant et sans ressources, est d'abord une rupture territoriale avant d'en être une culturelle ou langagière. À l'image de Io, prêtresse qui s'éloigna de sa Grèce natale pour se retrouver en Égypte, devenant ainsi l'une des figures primitives—quoique légendaires – de l'allogène¹, les protagonistes des oeuvres que nous étudierons ont délaissé leur patrie pour une terre qui ne leur était pas toujours promise. Mais quel est donc le mobile de leur partance ? Pour quelle raison renonce-t-on à ses racines afin d'accéder à l'heimatlosat ? Le théoricien Alain Médam entrevoit dans l'acte de migrer une forte appétence d'émancipation :

Pour s'élancer, rompre avec soi et pourtant, par-delà ce qu'on brise, se poursuivre. Pour s'éprouver, s'abandonner à l'inconnu et pourtant, par-

¹ Selon une épopée datant de la première moitié du VI^e siècle. Io dut quitter la ville d'Argos afin d'apaiser le courroux de Héra, jalouse de la passion illégitime que nourrissait Zeus pour la prêtresse. Sa descendance connut le même sort puisque les Danaïdes durent ultérieurement s'exiler pour fuir l'hyménée avec leurs cousins, fils d'Égyptos.

delà ce qu'on risque, maîtriser l'aléa. Tel est donc le départ : le geste de désentravement qui parie sur l'ailleurs, sur la liberté².

Pour ceux qui ont choisi de transmuier foncièrement d'existence, la transhumance devient le phénomène prodigieux qui peut transformer l'être humain en phénix, qui autorise à mourir pour renaître, à se décharger d'une partie encombrante de soi-même afin de poursuivre différemment. L'individu peut alors opérer une scission entre son passé et son avenir – la violence de l'exil étant caractérisée non seulement par la perte d'un espace mais aussi par le bouleversement d'une temporalité – et migrer vers le Nouveau Monde, lieu mythique autant craint que désiré.

Or, le mouvement migratoire n'est pas que porteur d'une discontinuité bienfaitrice ; trop souvent, il représente pour le sujet qui emprunte cette voie l'ultime recours, l'expérience qui permet de «laisser derrière, le plus loin possible – grâce au prolongement du périple – les matrices marâtres : ces terres d'une histoire persécutrice»³. Puisqu'émigrer, c'est «s'arracher du réel, au monde extérieur comme donnée immédiate»⁴, la transition est généralement «traumatisante et porteuse de toute une série de ruptures, de transformations et de mutations»⁵, un peu comme ces phénomènes de coupure épistémologiques qui, selon Foucault, suspendent le «cumul indéfini des connaissances, brisent leur lente maturation et les font entrer dans un temps nouveau, les coupent de leur origine empirique et de leurs motivations

² Alain Médam. «À Montréal et par-delà. passages, passants et passations». *Montréal 1642-1992 : le grand passage*. Montréal. XYZ, coll. «Théorie et littérature». 1994. p.91.

³ *Ibid.*, p.93.

⁴ Naïm Kattan. *Le Réel et le théâtral*. Montréal, Éditions HMH. 1970. p.177.

⁵ Frank Caucci. «Topoi de la transculture dans l'imaginaire italo-québécois». *Québec Studies*, no 15. 1992/1993. p.42.

initiales»⁶. L'abandon de la terre maternelle, lieu très circonscrit, est vécu comme une perte, un acte de dépropriation qui engendre invariablement un sentiment de vulnérabilité⁷.

Cette soudaine fragilité occasionnera souvent chez l'heimatlos ce que le psychanalyste Donald Winnicott nomme «la crainte de l'effondrement», c'est-à-dire la «crainte d'une hémorragie identitaire qui se traduirait par une forte angoisse de disparition»⁸. La crainte se développe suite à une agonie originelle (primitive agony) déjà éprouvée mais qui n'est toujours pas obturée ; il s'agit en quelque sorte d'un mécanisme de défense, «l'agonie originelle représentant la rupture d'une symbolisation antérieure (...) dont les traces auraient été insuffisamment cicatrisées»⁹.

En cours de passation, certaines composantes de la mosaïque identitaire se perdent, s'évanouissent. L'orphelin cherchera subséquemment à se réappropriier un nouvel espace, à s'enraciner dans un ailleurs qui lui permettrait de colmater la brèche de l'exil, de s'édifier une identité autre qui échapperait au morcellement et s'opposerait à toutes les menaces de dépropriation. Comme toute résurrection exige un sacrifice, une telle reconstruction identitaire présuppose une rupture avec les origines, condition douloureuse mais nécessaire à la réacclimatation du transplanté. Première phase du processus ortizien, cette déculturation s'accomplira difficilement.

⁶ Michel Foucault, *I. Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p.11.

⁷ L'expérience de l'exil se rapproche en ce sens du voyage initiatique où la première étape, celle du départ, de la mise en route, est celle de la perte, de la désorientation, de l'obscurité qui est nécessaire pour que le futur initié reçoive la révélation comme une illumination. La finalité du voyage initiatique se trouvant être la découverte de l'identité, le rapprochement devient d'autant plus intéressant.

⁸ Simon Harel, «L'exil dans la langue maternelle : l'expérience du bannissement», *loc. cit.*, p.27.

⁹ *Ibid.*

L'ailleurs tant convoité s'avérant être en outre Montréal, ville fragmentée, erratique, voire insaisissable, nous constaterons que son inscription topique relève de l'impossible pour la presque totalité des personnages analysés.

DU DÉRACINEMENT À LA DÉPOSSESSION

«En définitive, c'est l'éclatement du refoulement qui conduit à traverser une frontière et à se retrouver à l'étranger»¹⁰, explique Julia Kristeva. Une perturbation d'ordre identitaire serait ainsi à l'origine de toute transmigration, devenant à la fois cause et effet du même phénomène. Pourtant, c'est une débâcle extérieure d'ordre politique qui provoque la fuite de Normand Malavy, personnage principal du roman *Passages*. Incapable de supporter davantage la répression duvaliériste, il abandonne son Haïti natale, «vieille nourrice à la voix rauque», pour se rendre «au pays de la tuque et du bas de laine, du sirop d'érable et de la cipaille» :

Il pleut de tes larmes, exil ! Te voilà bois mort sur la mer ! Auras-tu assez d'énergie pour dominer la houle des vagues, les gifles de l'écume ? Normand partait ; il tournait une page, toute une tranche d'un quart de siècle qui avait connu ses enthousiasmes, ses flux et ses reflux¹¹.

Entre la terre maternelle et la terre d'adoption, Normand dérive, sujet aux vents du large. Pendant LES QUATRE TEMPS DE L'AVENT, titre de la première partie du récit, le naufragé prépare son arrivée au monde, événement

¹⁰ Julia Kristeva. *Étrangers à nous-mêmes*. op. cit., p.47.

¹¹ Émile Ollivier. *Passages*. Montréal, L'Hexagone. 1991. p.85.

annonciateur de jours meilleurs. Selon la force des vents qui le pousse, le passage de l'exil peut mener «soit au statisme du silence et du masque dans une régression vers un passé mythique, soit au dynamisme du souffle et de la voix dans une progression vers l'avenir»¹².

Normand, pour sa part, demeurera dans un état de dérive permanent, et ce, même s'il finira par échouer sur un autre rivage. Son errance sera sans fin et sa traversée, interminable. Il avait choisi de «passer, au sens de passage. Passer vers de nouveaux mondes : voir plus loin ; vivre plus loin ; tenter l'aventure. Agir. Franchir. Lancer un pont sur le vide, sur l'étendue d'un océan : d'un intervalle»¹³. Il fera de sa vie ce pont. Malavy appartient à cette race d'hommes qui imitent le pollen et ignorent ceux qui prennent racine, qui se tissent un destin minéral. Il correspond en tous points à l'étranger tel que défini par Julia Kristeva :

N'appartenir à aucun lieu, aucun temps, aucun amour. L'origine perdue, l'enracinement impossible, la mémoire plongeante, le présent en suspens. L'espace de l'étranger est un train en marche, un avion en vol, la transition même qui exclut l'arrêt. De repères, point. Son temps ? Celui d'une résurrection qui se souvient de la mort et d'avant, mais manque la gloire d'être au-delà : juste l'impression d'un sursis, d'avoir échappé¹⁴.

¹² Nicole Aas-Rouxparis. «Passages d'Émile Ollivier : Dérive et diversité». *Québec Studies*, no 15. 1992/93, p.33.

¹³ Alain Médam. «À Montréal et par-delà, passages, passants et passations». *op. cit.*, p.91.

¹⁴ Julia Kristeva. *Étrangers à nous-mêmes*. *op. cit.*, p.17-18. Plusieurs corrélations peuvent effectivement être établies entre la figure de l'étranger chez Kristeva et la représentation de l'exilé chez Ollivier. Ainsi dans les deux cas compare-t-on la transhumance à une célébration chrétienne, soit la Résurrection et le temps de l'Avent. Nous retrouvons également chez Kristeva la référence au temps de l'avant. Ollivier ayant construit sa narration sur le double jeu sémantique, sur l'équivoque existant entre les termes AVENT et AVANT. Enfin, la «transition» évoquée par la psychanalyste afin de désigner l'espace dans lequel se meut l'apatride peut être directement reliée au «passage» d'Ollivier, éponyme même de son récit.

La Québécoise de Régine Robin est également de cette race et va jusqu'à mépriser les êtres qui se contentent d'une vie de pierre¹⁵ :

La tentation des races pures, des beaux passeports, des généalogies, des «(...) moi cette terre, mes aïeux la travaillaient...». À d'autres ! On connaît. Je n'ai pas d'aïeux. Tous morts à Auschwitz et avant anonymes (...). Pas d'aïeux, des ailleurs, oui¹⁶.

Errance, exil, déterritorialisation : autant d'expressions proches de la figure féminine centrale par leur judaïté. «Depuis toujours nous sommes des errants. Immigrants. Immergés» (QC, p.63) dira-t-elle. D'emblée, les Juifs sont sans lieu d'ancrage ou d'enracinement, liés «non par un sol commun, mais par un Livre et une Mémoire – qui sont le livre et la mémoire d'une traversée»¹⁷. Le hors place est pour eux une donnée de base et l'exil, une catégorie métaphysique ; leur mobilité supplémentaire explique leur intolérance à tout ce qui s'accroche au sol, au sang, aux racines¹⁸.

Pour se retrouver de la sorte sans attache, connaître les aléas de la liberté, il faut savoir se déposséder de tout et l'exil, hormis la mort, demeure sans nul doute l'épreuve limite du dessaisissement¹⁹. À l'instar de la plupart

¹⁵ L'on retrouve pareillement cette glorification du nomadisme et cet attrait pour la traversée des espaces dans toute l'œuvre de Gabrielle Roy : ainsi, pour l'auteure manitobaine, le déplacement était cette «figure [de] la recherche passionnée de soi», cette «quête essentielle du sens de la vie» qui permettait, plus que l'état sédentaire, d'exploiter pleinement toutes les possibilités de l'être. Marc Gagné. *Usages de Gabrielle Roy*, Montréal, Beauchemin, 1973, p.102.

¹⁶ Régine Robin. *La Québécoise*, Montréal, Éditions Typo, 1993, p.187-188.

¹⁷ Guy Scarpetta. «Traversées», *Magazine littéraire*, no 221, juillet-août 1985, p.30.

¹⁸ L'agacement, le sentiment d'incompréhension qu'éprouvera la protagoniste de Robin face à la ferveur nationaliste de ses nouveaux compatriotes montréalais se trouvent de la sorte justifiés.

¹⁹ Cioran voit cyniquement dans cette dépossession l'un des avantages de l'exil : «N'est-ce point une faveur que d'y être transporté d'emblée, sans les détours d'une discipline, par la seule bienveillance de la fatalité ? (...) S'arracher au monde, quel travail d'abolition ! L'apatride, lui, y parvient sans se mettre au frais, par le concours – par l'hostilité – de l'histoire. Point de tourments, de veilles, pour qu'il se dépouille de tout : les événements l'y obligent». *La Tentation d'exister*, Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1986, p.66.

des immigrants, la Québécoise a moins connu l'ivresse que les affres de cette liberté. Des pertes, elle en a subi plus qu'une, la première ainsi que la plus affligeante se trouvant être la disparition du ghetto à Varsovie, bastion de l'identité juive : «J'irai, de la cendre sur la tête, (...) munie du livre de Job, j'irai pleurer le grand deuil du ghetto perdu» (QC, p.81). La destruction du ghetto symbolise l'anéantissement de sa communauté, de sa culture, de son passé. La mort de sa mère dans un camp de concentration, autre perte douloureuse et directement reliée à la première, opère une seconde rupture, cette fois définitive, avec ses origines : «Le seul lien, le seul pays, ma mère. Toi perdue, à nouveau l'errance» (QC, p.63). Ce trépas devient l'incarnation même du génocide et les millions de victimes qui réclament leur dû dans un silence assourdissant l'accompagneront éternellement dans ses déplacements.

Suite au matricide et à l'extinction des origines survient la perte du lieu, abandon ici occasionné par la protagoniste dans l'espoir de s'affranchir de son lourd passé, d'ensevelir définitivement les trépassés de son enfance. À Paris, le XVe arrondissement et les environs de la station Grenelle évoquent incessamment l'opération Warden Vergast, le Vent Printanier qui a soufflé sur le quartier une sinistre journée de 1942, emportant la mère de la Québécoise avec lui. Cette dernière se résout donc à délaisser la France paumée, assassinée, avec des graffiti antisémites sur les murs afin de s'engouffrer dans la nuit noire de l'exil :

La perte du nom, de la mère et du lieu. Sans feu, ni lieu, sans chaleur – passés réels ou fictifs je vous ai perdus. Nulle part – Pitchipoi – Ici non plus. Il serait une fois une immigrante. Elle serait venue de loin – n'ayant jamais été chez elle. Elle continuerait sa course avec son bâton de Juif errant (...), avec son cortège d'images d'Épinal (QC, p.63-64).

Elle se retrouve dans le temps de l'entre-deux, dans un présent perpétuel où le passé n'existe plus et l'avenir n'existe pas encore, et flotte dans un espace nomade puisque rien ne la fixe plus là-bas et que rien ne la rive encore ailleurs. Emportée par une sorte de délire ambulatoire, elle traversera l'Atlantique puis s'immobilisera sur l'autre rive, du fait que «les frontières ne se traversent pas (...). Ce sont des pièges. On y tombe avec armes et bagages»²⁰ (QC, p.80).

En réalité, les migrants ne choient pas tous en leur nouvelle contrée munis de la sorte ; certains surgissent les mains vides, tel ce «jeune homme à l'aspect désuet, (...) sorti du fleuve sans doute ou de la cale d'un bateau, sans papiers, sans bagages, sans mémoire et sans nom»²¹ recueilli un dimanche de novembre par Madeleine. *Le Double conte de l'exil* naît de cette rencontre entre deux déracinés : une Amérindienne, apatride sur son propre territoire, et un Asiatique, réfugié clandestin. Suite à l'épreuve du déracinement, leurs noms se sont oblitérés : en des temps plus anciens, au milieu d'un territoire enneigé, elle se prénomait Manitakawa ; au cœur d'un désert d'Anatolie secoué par la guerre, on l'appelait Fêve le fou. Indélébile, le motif de leur bannissement fera cependant à jamais partie de leurs réminiscences, qu'il s'agisse de la pureté souillée de Madeleine le jour de ses douze ans ou des multiples avanies de Fêve, qui a perdu jusqu'aux traces légales de son identité, de ses origines :

²⁰ Simon Harel considère à l'opposé qu'échapper à la terre nourricière serait «la valorisation d'une individualité toute puissante qui se moquerait du pouvoir contraignant des frontières». *Le Voleur de parcours, op. cit.*, p.56.

²¹ Mona Latif-Ghattas. *Le Double conte de l'exil*. Montréal. Éditions du Boréal. 1990. p.20.

Il racontera comment l'obus a traversé sa petite maison de pierres blanches. Comment il n'a pu retrouver, dans les débris, ni cadavres, ni papiers. Il énumérera les humiliations (...) ...le vol de sa terre...le viol de son amour...Il s'était jeté à la mer pour rejoindre le rêve perdu...Un cargo-providence l'a repêché...Par hasard, il faisait cap vers la Nouvelle Terre (DCE, p.138-139).

Traversé par la nostalgie de son pays d'origine, par la terre-mère devenue une réplique du paradis perdu²², il se cloître au sein de sa mélancolie et se nourrit du chant de la fiancée disparue²³, puisque la voix de Mariam Nour «coule comme le miel des figues barbares (...) et quand elle surgit ressuscite les morts des plus anciens combats» (DCE, p.41). Sa douleur brûle de rompre le silence, mais sa langue est devenue analphabète au cours du voyage migratoire. C'est alors que Fêve se servira de la plume et de l'encrier posés près de lui par Madeleine, celle-ci sachant que la transhumance donne souvent naissance à un récit ; comme le mentionne Simon Harel, la «mélancolie du lieu perdu permet paradoxalement l'énonciation»²⁴.

Au risque de se perdre à jamais dans la mêlée des souvenirs épinglés sous sa peau, le jeune homme entreprendra son anamnèse ; nuit et jour, inlassablement, il couvrira de signes les multiples papiers laissés par l'Amérindienne afin qu'il se libère des visions qui se débattent furieusement

²² Kristeva estime que «l'amoureux mélancolique d'un espace perdu (...) ne se console pas, en fait, d'avoir abandonné un temps. Le paradis perdu est un mirage du passé qu'il ne saura jamais retrouver. Il le sait d'un savoir désolé qui retourne sa rage à l'égard des autres (car il y a toujours une autre, une méchante cause de mon exil) contre lui-même : «Comment ai-je pu les abandonner ? – Je me suis moi-même abandonné». *Étrangers à nous-mêmes, op. cit.*, p.20.

²³ Simon Harel explique ainsi ce comportement caractéristique de l'allogène : «L'étranger est toujours un individu hanté par la mélancolie pour qui prévaut l'expérience fantasmée de la perte ainsi que son incorporation douloureuse comme objet à la fois mort et vivant. Car le mélancolique se nourrit (...) d'absence. Il voudrait bien créer une positivité qui permette la reconquête de l'objet perdu. Mais cette personne réelle – si importante dans la vie du mélancolique – est décédée ou absente». Simon Harel, «L'exil dans la langue maternelle : l'expérience du bannissement», *loc. cit.*, p.25. Cette positivité, nous le constaterons plus loin, se transformera en créativité.

²⁴ *Ibid.*, p.24.

dans sa mémoire²⁵, et aussi dans le but inavoué de percer le mystère de son identité. Il s'engagera par conséquent à relater son histoire «comme une fable qui peut-être n'a pas eu lieu» (DCE, p.28), la vérité étant si cruelle qu'elle a parfois «la folle allure d'un conte» (DCE, p.139)²⁶.

Le protagoniste des *Lettres chinoises* aura également recours à cet acte d'écriture qui permet d'établir un lien avec le passé. Le roman épistolaire de Ying Chen est ainsi composé des missives qu'échangent Yuan, venu à Montréal pour y poursuivre ses études, et Sassa, sa jeune fiancée demeurée à Shanghai. Cette dernière, à l'instar de son amant, se sent intrinsèquement déracinée, étrangère en son propre pays, mais se refusera toujours à voir dans l'exil un remède au mal de vivre. Elle estime que «les plantes sans racines ne vivent pas»²⁷, présume qu'en quittant une ville où l'on a vécu quelque temps, «on sent une partie de sa vie se perdre d'un seul coup dans le nuage que l'avion traverse et que le vide en soi devient sans borne comme le ciel» (LC, p.78). Pour Yuan, l'émigration est plutôt un phénomène naturel, nécessaire et pas trop douloureux que l'on retrouve à chaque époque de l'histoire humaine et chez toutes les espèces vivantes. Une fascination

²⁵ Pour Linda Hutcheon et Marion Richmond. «writing becomes a way of re-examining the past, of correcting, in a sens, its errors, and of making up to its ghosts». *Other solitudes: Canadian multicultural fictions*. Toronto. Oxford UP, 1990, p.230.

²⁶ Naïm Kattan suggère qu'il reste la possibilité pour l'immigrant, faute de pouvoir supprimer la nostalgie qui l'habite, de la contourner ou la neutraliser en l'écrivant : «Il invente alors une vie qu'il réclame comme sienne et la revit dans l'imaginaire. Il fait le récit de l'histoire qu'il se raconte (...). Il sait qu'une vie n'est vécue que parce qu'elle est racontée et qu'une vie racontée est une vie imaginée, rêvée et inventée». Car le réel, à force d'être insaisissable, apparaît illusoire et le raconter devient l'interpréter. Naïm Kattan, «Création et déplacement», *Possibles*, 17, no 2, printemps 1993, p.40. Simon Harel rejoint la pensée de Kattan lorsqu'il déclare que «l'écriture correspond à ce manquement fétichiste du langage dont la fonction est contra-phobique. Il s'agit alors de manipuler le langage – de jouer de l'incarnation du signifiant – afin d'habiller cette angoisse de mots pour mieux l'éloigner». *L'Écriture réparatrice*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Théorie et littérature», 1994, p.136.

²⁷ Ying Chen, *Les Lettres chinoises*, Montréal, Leméac, 1993, p.78.

démessurée pour les oiseaux qui voyagent à travers l'espace et le temps l'habite. Peu effrayé à l'idée de se détacher de la terre de ses ancêtres, il entrevoit sa migration telle une envolée :

Pour s'envoler, il faut que les oiseaux sachent se déposséder, surtout de leur origine. Ils ne considèrent pas leurs nids comme leur propriété ni comme leur raison d'être (...). Ils n'ont pas de pays, puisque leur cœur simple ne connaît pas les frontières. Et ils sont heureux (LC, p.53).

En dépit de son amour pour Sassa, le jeune homme retirera ses racines du sol qui les étouffe dans le dessein de les retransplanter au sein d'une terre plus fertile parce que plus aérée ; il ignore que «la terre refuse de ranimer les racines violemment arrachées à un sol étranger [et que] les terreaux ne se trahissent pas les uns des autres»²⁸. Croyant pouvoir conserver intacts son attachement à la société chinoise ainsi que ses relations filiales et amoureuses, il établira cette correspondance avec son père et son amante. Comme «l'émigrant est celui qui se découvre un jour extérieur à sa propre culture»²⁹, ce ne sera que beaucoup plus tard, lorsqu'il sera trop tard, qu'il s'apercevra de l'impossibilité de «vivre dans un monde sans relâcher un peu, sinon complètement, les principes et les habitudes d'un autre monde» (LC, p.160). Devenir étranger dans la culture consiste à faire l'expérience du dessaisissement, raison pour laquelle l'apatride doit faire de l'exil ses nouvelles racines.

Le narrateur du *Pavillon des miroirs*, pour sa part, ne partage pas cette naïveté et a vite saisi que les autochtones «ont de la matière, tandis que

²⁸ Jean Éthier-Blais. «Nostalgie des origines», *Moebius*, no 29, 1986, p.114.

²⁹ Réjean Beaudoin. «Nous autres, eux autres et l'autre rive», *Liberté*, 216, no 6, vol. 36, décembre 1994, p.130.

l'étranger n'a que mémoire et carence d'attaches»³⁰. Cette absence de liens représente précisément pour lui l'attrait principal de l'apatridie et correspond à la définition même de ce qu'il recherche à tout prix, c'est-à-dire la liberté et la solitude intégrales. Sa motivation, de même que celle de plusieurs autres émigrés, est ainsi expliquée par Alain Médam :

La terre, (...) n'est-elle pas cette gangue qui retient l'émigrant en puissance dans le champ clos de ses aliénations ? Qui le tient à demeure ? De cette boue qui englué, il faut se défaire ! De ce terroir stérile, étouffant, on veut se dissocier ! (...) Ici, sur ces flots, les navires prennent le large et si les traversées sont périlleuses, si les tempêtes menacent, au terme des ampleurs océanes les écarts sont creusés. On est devenu fluide. Insaisissable. Du moins désire-t-on croire qu'on l'est³¹.

Le personnage sans nom de Sergio Kokis a également compris que le sens de l'espace traversé est plus souvent vertical qu'horizontal, que la vraie descente est vers soi ; comme le mentionne le philosophe Pierre Bertrand, «l'exil de l'homme ne s'effectue pas uniquement par rapport au monde, mais par rapport à lui-même»³². À l'égal de Yuan cependant, le jeune Carioca se voyait déjà comme un étranger dans sa propre famille , étant le fils d'un émigré letton parlant allemand et d'une gitane de Sao Paolo. Étourdi par le tourbillon incessant de Rio, par sa misère, ses *macumbas*³³ et sa *cachaça*³⁴, négligé par un père distant, préoccupé par ses seules inventions d'électricien, et délaissé par une mère couturière devenue tenancière de bordel, il décide de mettre les voiles :

³⁰ Sergio Kokis, *Le Pavillon des miroirs*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Romanichels», 1994, p.354.

³¹ Alain Médam, «À Montréal et par-delà, passages, passants et passations», *op. cit.*, p.92.

³² Pierre Bertrand, «La Fiction comme exil», *Exil et fiction*, Montréal, Humanitas/Nouvelle Optique, 1992, p.43.

³³ Culte animiste afro-brésilien (rituel nago ou yoruba).

³⁴ Eau-de-vie de canne à sucre.

Dès le début, l'idée d'exil me fascinait ; mon jeu était celui de l'étranger. J'avais toujours rêvé de partir. La lumière des grands espaces me semblait particulièrement brillante parce que je ne savais pas en décomposer les éléments. C'est ainsi qu'un jour je suis parti pour de bon (PM, p.197).

Établir un espace entre lui et sa vie antérieure, devenir un inconnu sans passé qui pourrait se noyer dans le flot, telle est son ambition³⁵. Trouver aussi un nouveau refuge qui remplacerait la «planque» de son enfance, lorsqu'il glissait sous le grand lit de la chambre en faisant disparaître d'un seul coup le monde entier ; du fond de son trou, protégé par l'obscurité, ses esprits se calmaient et il pouvait se laisser amuser par les images qui défilaient dans sa tête, au point de ne plus distinguer les choses du dehors. Le Québec³⁶, avec ses calmes étendues blanches, ses horizons sans fin et ses rues presque désertes deviendra cet asile.

Après s'être retrouvé sans attache et sans lieu, suite à une déterritorialisation voulue ou imposée, l'émigrant désire ainsi généralement se lier à un nouveau lieu. Ce qu'il faut rétablir par cet attachement, c'est «tout un droit au territoire de sorte que par cette reconstitution d'une possession objectale, on en vienne à se posséder soi-même comme sujet»³⁷ ; l'extra-

³⁵ Ce désir d'anonymat, d'étrangéité, Hölderlin l'a exprimé avec virulence : «C'est nous, nous seuls qui prenons plaisir à nous enfoncer dans la nuit de l'inconnu, dans le froid d'un autre monde, peu importe lequel, pourvu qu'il nous soit étranger. S'il se pouvait, nous abandonnerions la zone du soleil pour nous ruer hors de ses limites, il n'est point de patrie pour le cœur sauvage de l'homme...». Friedrich Hölderlin, *Oeuvres*, Paris, Gallimard, 1967, p.65.

³⁶ Le pays hôte n'est jamais nommé mais il est reconnaissable, entre autres caractéristiques, à son culte d'une langue méprisée. Que le nom de la terre d'accueil, à l'instar de celui de la figure centrale du récit, ne soit en aucun moment mentionné par l'auteur est riche de significations. Ce choix pourrait possiblement s'expliquer par l'absence d'une identité circonscrite ainsi que fortement structurée chez le protagoniste et sa contrée d'élection.

³⁷ Alain Médan, «Ethnos et polis. À propos du cosmopolitisme montréalais», *Revue internationale d'action communautaire*, 21/61, printemps 1989, p.145.

territorialité susciterait par conséquent «un phénomène de repli défensif, une volonté de refonder un espace restreint qui serait associé à une identité stabilisée»³⁸. Le migrant quitte alors l'océan des errances et jette les amarres en un quelconque port afin de rassembler ainsi que d'ordonner les composantes éparses de sa mosaïque identitaire.

Seulement, «comment refaire ce puzzle de l'identité lorsqu'il y a des morceaux perdus quelque part à mi-chemin entre un pays d'origine qui ne t'appartient plus et un pays d'accueil qui ne t'appartient pas ?»³⁹. Et comment passer, sans heurts, de la mouvance à l'inertie ? Quand le havre où l'on s'immobilise se nomme Montréal, l'entreprise se complexifie davantage.

L'APPROPRIATION SPATIALE

La crainte de l'effondrement inaugurée par la perte de la terre natale mène donc à la recherche d'une nouvelle matrice – Simon Harel parle, lui, d'«objet-contenant» – qui pourrait structurer cette dispersion identitaire. Le processus d'individuation, cher à Leibniz, qui accompagne toute transhumance «implique en effet la capacité de se situer dans l'espace de manière à y inscrire – psychiquement – un habitat»⁴⁰. Or, l'inscription topique du sujet s'annonce ardue, puisque cette crainte d'une désintégration interne du

³⁸ Simon Harel, *Le Voleur de parcours*, op. cit., p.160.

³⁹ Gina Stoiciu, «L'identité, fiction et réalité», *l'exil et fiction*, op. cit., p.103.

⁴⁰ Simon Harel, «Montréal : une «parole» abandonnée. Gérard Étienne et Régine Robin», *Montréal. 1642-1992. Le Grand passage*, op. cit., p.160.

moi «s'appuie précisément sur l'expérience de la néantisation»⁴¹. L'émigré provenant d'un «arrière-monde», pour reprendre l'expression d'Alain Médam⁴², arrive ainsi à Montréal et pour mettre fin à son errance s'applique à trouver un toit, «une maison (...) comme l'illusion de l'enracinement. La porte refermée, un pays, à soi quelque part. Pas étranger» (QC, p.98). Un espace, tout petit soit-il, qui lui appartiendrait et où il pourrait se tapir en toute quiétude. L'apatride sait que l'«on s'approprie les lieux en les transformant d'abord en demeures»⁴³.

Suite à son arrivée en sol québécois, le protagoniste du *Pavillon des miroirs* prendra de la sorte possession d'un emplacement afin d'en faire un refuge à l'image de son repaire d'enfance : «Je reste ainsi enterré dans un sous-sol, protégé par les fondations de la maison couvertes de glace. C'est comme si le monde n'existait plus» (PM, p.22). À l'instar de sa cache enfantine, où seul au fond de son trou il fermait très fort les paupières pour faire apparaître «toutes sortes de choses, des gens, même des couleurs et des lumières» (PM, p.33), l'obscurité de son gîte lui permet de se replier dans son imaginaire : «Baisser les stores de l'atelier, c'est comme fermer les yeux pour me laisser glisser vers un réel plus brillant, pour fuir dans un monde où la grisaille disparaît» (PM, p.25).

Les personnages du *Double conte de l'exil* s'installeront également dans un «deux pièces sombres à souhait où l'on peut se cacher, où peuvent

⁴¹ *Ibid.*, p.157.

⁴² Alain Médam, *Montréal interdite*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978, p.128-134.

⁴³ Naïm Kattan, «Création et déplacement», *loc. cit.*, p.42.

vivre à l'abri les sans-papiers du monde» (DCE, p.20). Le logement de l'avenue des Cèdres Blancs remplira réellement ici la fonction de retraite, puisque le statut de Fève, réfugié clandestin, l'oblige à vivre dans l'illégalité.

La narratrice⁴⁴ de *La Québécoise*, pour sa part, occupera successivement trois domiciles situés au sein de trois quartiers distincts, chacun d'eux correspondant à un chapitre du roman. Elle emménagera en premier lieu dans la maison d'une vieille tante hongroise à Snowdon, «quartier d'immigrants à l'anglais malhabile où subsistent encore l'accent d'Europe centrale, où l'on entend parler yiddish, et où il est si facile de trouver des cornichons, du Râlé natté et du matze mail» (QC, p.23). Elle emprunte par ce choix la voie commune des immigrants qui se replient à l'étranger dans l'enclos de leur communauté ethnique afin de maintenir des relations émotionnelles avec le passé. S'établir à Snowdon témoigne d'une difficulté pour la narratrice à occulter définitivement ses racines ; la nationalité de son amant, Juif d'origine polonaise, et son occupation, professeur de littérature juive, confirment la nostalgie qui l'habite. Cette dilection qu'elle entretient avec la culture juive fera bientôt obstacle à sa totale intégration et l'auteur lui offrira la possibilité d'une seconde insertion ; la Québécoise tentera cette fois de s'abolir au sein de l'identité québécoise en s'installant dans une maison

⁴⁴ Le roman comprend en fait plusieurs niveaux diégétiques enchâssés et met en scène trois personnages-narrateurs spécifiques. La première narratrice, anonyme, se désigne tantôt par «je» tantôt par «tu» : immigrante française d'origine juive qui s'efforce de s'établir au Québec, elle entreprend un récit autobiographique et crée un personnage imaginaire, encore anonyme, désigné uniquement par le pronom «elle». Cette seconde narratrice, autour de laquelle est basée la majeure partie de l'œuvre de Robin, entame à son tour un roman dont le protagoniste sera cette fois un vieil écrivain juif installé à Montréal. Notre analyse, quant à elle, portera essentiellement sur la deuxième figure narrative. Pour une étude plus approfondie de la structure du roman, voir l'article d'Anthony Purdy, «*La Québécoise* de Régine Robin : une approche dialogique», *Le Roman québécois depuis 1960 : méthodes et analyses*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1992, p.89-104.

perchée sur les Hauts d'Outremont, «des fleurs de lys en fer forgé partout accrochées à son balcon» (QC, p.102).

Mais occuper une demeure ne permet pas une introjection entière du lieu⁴⁵ ; l'émigré se doit de déambuler dans les rues de la ville dans l'espoir d'un assujettissement, l'appropriation spatiale de son nouvel environnement étant une condition sine qua non à une reconquête de soi. Comme l'indique Simon Harel, «l'arpentage de l'univers urbain permet de revendiquer un enveloppement matriciel»⁴⁶. Suite à la traversée de l'exil survient ainsi la traversée de l'espace montréalais. La Québécoise cherchera alors à s'approprier la métropole par ancrage toponymique : munie d'un carnet, elle profitera de sa dérive ambulatoire pour effectuer un relevé systématique des commerces, banques et stations de métro qui se trouvent sur son passage. Pour la narratrice, la solution est donc à chercher au plan de l'écriture, puisque par cette liste quasi exhaustive, elle souhaite déceler la cohérence de la ville qui lui échappe : «Parler d'un hors-lieu, d'un non-lieu, d'une absence de lieu. Essayer de fixer, de retenir, d'arracher quelques signes au vide. (...) Faire un inventaire, un catalogue, une nomenclature. Tout consigner pour donner plus de corps à cette existence» (QC, p.18).

Le héros de *Passages*, pour qui la marche constitue une preuve concrète de l'existence, entreprend lui aussi une dérive à travers Montréal : «Il disait

⁴⁵ Naïm Kattan mentionne, à propos du caractère utopique de l'acte d'habiter : «On vit dans un espace, fût-il imaginaire, et on ne fait que l'occuper alors qu'on voudrait l'habiter parce qu'on a cru illusoirement l'avoir conquis». Naïm Kattan, *Le Repos et l'oubli*, Montréal, HMH, coll. «Constantes», 1987, p.123.

⁴⁶ Simon Harel, «Les Lieux de la citoyenneté», *Développement et rayonnement de la littérature québécoise*, Québec, Nuit Blanche éditeur, coll. «Littérature(s)», 1994, p.82.

toujours qu'à force d'errer dans cette ville il existait des quadrilatères, des segments entiers dont il connaissait chaque pierre, chaque devanture de maison. Sa vie d'adulte (...) y était incrustée, enchâssée» (PA, p.51). Son dessein est de «sortir de cette situation de confusion laissée par l'effondrement des paradigmes, la perte de ses certitudes» (PA, p.52), et rejoint en ce sens la visée de la Québécoise :

Partir se perdre n'importe où dans n'importe quel quartier. Marcher, errer, ou plutôt ne pas bouger. La ville remue (...). Tu as perdu ton âge et ton nom (...). Tu n'es plus que la rumeur douce de cette ville sans cohérence, sans unité (QC, p.173).

Il arrivera néanmoins un moment où Normand, à trop vouloir «s'approcher au plus près (...) de l'impalpable, sans toutefois s'y abîmer» (PA, p.52), se retrouvera à bout de souffle, hors de force et de courage, et comprendra que «sa course était vaine et folle, ses efforts inutiles et tout espoir illusoire» (PA, p.52). C'est que l'étranger s'aperçoit rapidement au cours de ses déambulations qu'il est difficile de saisir Montréal dans sa globalité, de parvenir à appréhender sa réalité ; incapable de s'intégrer à cette ville «opaque, schizophrène, clivée, déchirée» (QC, p.81), il se bute sans cesse à l'impossibilité de la faire sienne. Yannick Resch possède à ce sujet une explication :

Montréal est composée de zones où s'affrontent des ethnies, où s'exaspèrent des tensions, où s'opposent des comportements sociaux. Chacun défend ses droits acquis, et les positions qu'il cherche à acquérir. (...) Les quartiers de la ville ne se perçoivent pas comme des espaces communautaires mais plutôt comme des îlots de comportements sociaux plus ou moins articulés⁴⁷.

⁴⁷ Yannick Resch, *L'Imaginaire de la ville : Montréal dans la fiction québécoise de 1940 à 1980*, Université de Provence (Aix-Marseille I), thèse de doctorat d'État, 1985, p.375.

Montréal est en conséquence un univers polycentré, une ville dont la trame complexe est composée de multiples quartiers : «On quitte un ghetto pour un autre (...). Que des ghettos (...). Depuis toujours dans un ghetto, n'arrivant pas à en sortir» (QC, p.190). À son arrivée dans la métropole, Da Li, la seconde figure féminine du roman de Ying Chen, écrira à sa confidente Sassa : «Ici, les gens vivent assez séparés. À part les quartiers traditionnellement québécois, il y a par exemple ceux des Juifs, des Anglais, des Italiens et, bien sûr, des Chinois» (LC, p.138). L'allogène qui espérait accéder à un centre réconfortant⁴⁸ et par le fait même sortir de ses périphéries d'exil constate bientôt qu'«il y a autant de centres ou d'histoires qu'il y a de groupes ou de strates ethniques»⁴⁹ :

**DES GHETTOS
DES CLIVAGES
CHACUN SA LANGUE
SA COMMUNAUTÉ
CHACUN SON QUARTIER
SON DÉPUTÉ
CHACUN SON HISTOIRE
SEULS
À PART
NOUS. VOUS. EUX.
N'y a-t-il rien d'universel ici ? (QC, p.158)**

L'élection par la Québécoise de la rue Saint-Laurent comme troisième lieu de résidence et ultime tentative d'enracinement n'est alors pas surprenant puisque cette artère, qui opère une scission entre l'Est et l'Ouest de la métropole, peut représenter en quelque sorte le centre stratégique de

⁴⁸ Pierre-Albert Jourdan a eu maintes fois recours dans son œuvre à cette image d'«une errance autour d'un centre interdit où nous pressentons que règne l'harmonie et où nous placerions le réel», un «inaccessible espace» à la porte cadenassée et où nous ne pouvons entrer, ne possédant pas la clef. Albert Py. «À l'entrée du jardin : L'«exil» de Pierre-Albert Jourdan», *Marges et exils, op. cit.*, p.132.

⁴⁹ Madeleine Gagnon. «Histoire-fiction», *Possibles*, 8, no 1, 1983, p.152.

Montréal. L'immigrant qui arrive en ville est attiré par cet espace mythique, cette centralité illusoire à l'atmosphère de bazar où l'on peut trouver l'occasion d'un premier attachement. Ainsi, le personnage Normand Malavy «aimait cette rue, poumon de la ville, rue de la bigarrure, rue des accents et des odeurs» (PA, p.52) et tout comme lui, les deux protagonistes du *Double conte de l'exil* «se sont promenés sur la rue Saint-Laurent» (DCE, p.146) de nombreuses fois. C'est que le boulevard Saint-Laurent «est un lieu trouble ; à la limite, un non-lieu»⁵⁰, dit Gilles Marcotte, au sein duquel règne une hétérogénéité culturelle qui sécurise l'apatride. Un «sas, un no man's land, [un] espace vacant entre deux frontières»⁵¹ qui favorise par le fait même l'éclosion du souvenir et permet la remémoration :

Le dimanche en été, ils traîneraient de longues heures (...). Ils adoreraient ça. Elle aurait l'impression par moment d'être à Naples ou en Sicile. Lui aussi pourrait avec de l'imagination par moments revoir les marchés de petites villes du Paraguay. (...) Joyeux tohu-bohu au milieu duquel ils auraient le sentiment d'être chez eux (QC, p.184-185).

La rue Saint-Laurent, cette «Amérique mal ficelée, tout juxtaposé en vrac. Comprimé de temps et d'espace, tous les pays, toutes les Histoires, tous les peuples» (QC, p.66), rappelle à cet égard la malléabilité figurative de Montréal et en est un peu le microcosme. Car le déplacement dans la ville met en scène ce que Simon Harel nomme le «transplant» étranger, c'est-à-dire «l'insertion discursive, dans le cadre d'un récit, d'une remémoration qui permet de donner sens à l'événement actuel»⁵² ; comme le mentionne Barthes, le lieu devient «l'élément d'une association d'idées, d'un

⁵⁰ Gilles Marcotte. «La Tentation de la Main». *Montréal, mégapole littéraire : actes du séminaire de Bruxelles*. Bruxelles, septembre-décembre 1991, p.84.

⁵¹ Simon Harel. *Le Voleur de parcours*, op. cit., p.25.

⁵² Simon Harel. «Montréal : une «parole» abandonnée. Gérard Étienne et Régine Robin». op. cit., p.165.

conditionnement, d'un dressage, d'une mnémonique»⁵³. La déambulation permet donc la remémoration et Montréal devient le lieu d'expression privilégié du souvenir qui, tel un catalyseur, permet la déliaison des mémoires. La métropole, au lieu de consolider un sentiment d'identité, provoque l'émergence d'un passé souvent traumatique et suscite par conséquent l'apparition d'une mélancolie qu'il sera difficile de tarir par la suite. Le souvenir du pays natal deviendra une présence de tous les instants, une rémanence obsédante, pesante, un envoûtement dont il sera malaisé de se détacher.

Le récit de Régine Robin, à l'instar de la plupart des écritures migrantes, se constitue selon ces modalités ; ainsi le Montréal de la Québécoise devient-il tour à tour Paris, New York, Jitomir ou Budapest. Le protagoniste de Ying Chen ne sait également faire abstraction de sa ville natale lors de ses déplacements au sein de la cité et sa représentation de la métropole québécoise ne peut se réaliser qu'en effectuant d'incessants parallèles entre les deux villes. La rue Saint-Denis, par exemple, sera souvent associée à la rue Si-Nan et de nombreux endroits, dont le pavillon chinois du jardin botanique, lui rappelleront Shanghai. La description de la métropole n'est alors possible que par la «référence à d'autres lieux qui inscrivent en filigrane le sens de la distinction entre l'ici et l'ailleurs. D'où le sentiment d'une Montréal plurisédimementée»⁵⁴.

⁵³ Roland Barthes. «L'Ancienne rhétorique», in *Communication*, 16, Paris. Éditions du Seuil. 1970, p.206.

⁵⁴ Simon Harcl. «Montréal : une «parole» abandonnée. Gérard Étienne et Régine Robin», *op. cit.*, p.165.

Montréal, au sein des écritures migrantes, devient en quelque sorte «une représentation concrète de l'âme de l'être errant»⁵⁵, une parfaite congruence existant entre le caractère fragmenté et morcelé de la topographie montréalaise et le caractère éclaté de l'identité immigrante. Nous en retrouvons du reste une illustration achevée lorsque Normand Malavy, le personnage d'Émile Ollivier, en vient à constater que «cette ville en explosion représentait (...) un lieu géographique de la conscience de lui-même» (PA, p.52). À tour de rôle, les divers protagonistes se rendent compte de «l'impossibilité absolue de se fixer» (PM, p.198) au sein de «ces paysages mouvants» (DCE, p.10), constatent qu'il est «impossible de faire le tour de cette ville, de l'assimiler, de se l'incorporer. Impossible simplement de s'arrêter quelque part, de poser son balluchon» (QC, p.173). Cette ville «reprisée, ville d'exils juxtaposés, de solitudes amoncelées» (QC, p.193) est en constante transformation, en mouvance perpétuelle et n'offre par conséquent aucune possibilité réelle de fixation ou d'arrêt⁵⁶.

Or, il est possible que l'heimatlos soit l'instigateur de cette mobilité, la source même de ce remous urbain, du fait que «l'étranger est cet acteur qui défait la ville – l'empêche de prendre forme, ou lui fait vivre une pluralité de formes»⁵⁷. L'étranger, par son interminable errance et sa propension à former de multiples îlots ethniques, empêcherait ainsi la ville de succomber à l'inertie, à la stagnation, mais entraverait simultanément la formation d'un

⁵⁵ Sherry Simon. «Écrire la différence : la perspective minoritaire», *loc. cit.*, p.464.

⁵⁶ Cette angoisse face à la fragilité de l'espace a été clairement énoncée par Georges Perec dans son livre *Espèces d'espaces* : «J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés : des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources». Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974, p.185.

⁵⁷ Simon Harel, *Le Voleur de parcours*, *op. cit.*, p.280.

centre unique auquel il aurait pu se référer lors du processus d'acculturation. Comme l'indique Alain Médam, «ceux qui transmigrent ne font-ils pas transmigrer la nature même de ce vers quoi ils transmigrent ?»⁵⁸. L'exilé serait alors paradoxalement «celui qui conteste cette consolidation topique, qui rêve un lieu pour s'y sentir aussitôt étranger»⁵⁹ ; raison pour laquelle la Québécoise, au premier signe d'attachement, s'empresse de quitter le lieu susceptible de la river sur place :

Ce personnage fantôme m'échappe. Impossible à fixer dans cette géographie urbaine, dans cet espace mouvant. Dès qu'elle est installée, (...) elle s'enfuit, déménage, et m'oblige à casser le récit alors que je commençais à m'y installer moi-même, à y prendre goût, à me reposer (QC, p.138).

Peut-être, tel que l'affirme le narrateur de Sergio Kokis, l'étranger partant en exil porte-t-il «sans le savoir dans son flanc les germes d'une impossibilité absolue de se fixer» (PM, p.198). Ce dernier abandonnera par conséquent l'idée d'une appropriation territoriale et cherchera à s'intégrer autrement au sein de la terre d'accueil, cette fois par l'assimilation de la culture autochtone.

⁵⁸ Alain Médam, «Ethnos et polis. À propos du cosmopolitisme montréalais», *loc. cit.*, p.138. Montréal ne possède pas en ce sens le monopole de cette déstructuration de l'environnement urbain occasionnée par un cosmopolitisme grandissant. Selon Gina Stoiciu, les sociétés multiethniques – dont l'idéologie est celle de la diversité et les maîtres mots sont identité et culture métissée – souffriraient de plus en plus en cette fin du 20^e siècle d'une tendance à la balkanisation culturelle. Les villes d'immigration telles New York, Paris ou Vancouver seraient devenues des lieux d'un étrange anonymat culturel qui aurait finalement conduit au retour à l'ethnicité et parfois même au retour du ghetto et du tribalisme. Quant à l'intégration de l'immigrant au sein de ces cités pluralistes – considérées maintenant comme le «lieu des autres» et désertées conséquemment par les autochtones – elle se réaliserait telle une greffe à partir d'une identité minimale. Voir son article «L'Identité, fiction et réalité», *op. cit.*, pp.125-127.

⁵⁹ Simon Harel, «La Parole orpheline de l'écrivain migrant», *op. cit.*, p.380.

CHAPITRE DEUXIÈME

La traversée des signes

**«Toute vue de choses qui n'est pas étrange est fausse. Si quelque chose est réelle, elle ne peut que perdre de sa réalité en devenant familière. Méditer en philosophe, c'est revenir du familier à l'étrange, et dans l'étrange affronter le réel»
Valéry**

Dès lors qu'il perçoit le caractère illusoire de toute insertion déictique, l'étranger renonce à ses tentatives de cristallisation territoriale ; Montréal devient un hors-lieu, voire un non-lieu qu'il est impossible de s'arroger. Puisque nulle appropriation spatiale n'est envisageable, l'étranger, tel un orphelin, poursuit sa dérive dans l'éclatement polymorphe du tissu urbain, animé par le désir toujours présent de s'intégrer à la société d'accueil. Ses déambulations le mèneront inévitablement à la rencontre de l'Autre, l'autochtone, qui considère inversement l'allogène comme la figure naturelle et conséquente de l'altérité. Cet antagonisme se trouve être de toute évidence une question de perspective : ainsi, l'on se voit attribuer le rôle d'acteur exotopique par celui qui occupe la position d'énonciation.

Naîtra de cette rencontre, de cette «expérience de l'abîme entre moi et l'autre»¹ comme la désigne Kristeva, le sentiment d'une inquiétante étrangeté qui éveillera chez l'indigène la peur d'une dépersonnalisation : l'étranger, dont la filiation et l'identité demeurent incertaines, gêne les tenants des racines qui ne cessent de convoiter une identité unitaire et indéfectible. L'immigré est «celui qui vient d'ailleurs, l'élément étranger, inconnu qui oblige à définir une autre spécificité»². L'Autre renvoie donc l'autochtone à sa propre identité, mais il ne contribue à la remettre en question que sous une forme négative :

C'est que toute relation n'est acceptée, acceptable, que dans la mesure où l'altérité est rapportée au même. On tente par tous les moyens de réduire l'altérité à la part congrue. Ce qui doit prédominer c'est la figure du même. L'autre en tant qu'irréductiblement autre est ce qui échappe à la rationalité. Il y a là une différence qui ne s'explique pas, qui a quelque chose d'absurde, d'insensé. Pour cette raison, on tente de la réduire.³

Dans le dessein d'établir une distance avec cet Autre menaçant, l'indigène reléguera l'immigrant à ses périphéries d'exil. S'il souhaite parvenir au cœur de la québécoité et par le fait même emprunter la voie de l'acceptation, l'Autre doit devenir Même – c'est-à-dire abolir toute l'inquiétante étrangeté de son être – et cette transformation ne pourra s'effectuer que par l'entremise d'une traversée des signes. Ainsi que le rappelle Pierre Nepveu, le «rapport à l'ici (...) se définit désormais comme épreuve, comme passage (de la mort à la naissance, du même à l'autre, de l'identique au changeant) [et] l'ici devient en ce sens moins un lieu qu'une

¹ Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, op. cit., p.276.

² Pierre Bertrand, «Le Québec multiethnique», *Possibles*, 12/3, été 1988, p.68.

³ *Ibid.*

expérience rituelle»⁴. Le rite auquel l'étranger aura à se soumettre sera l'épreuve de la culture autochtone et correspondra à la deuxième phase du processus ortizien, soit l'acculturation ou l'in-culturation.

La réalisation de cette épreuve, qui consiste essentiellement en l'appropriation des codes de la société d'accueil, présuppose de la part du sujet un déni des paradigmes déjà établis et la cassation de son «moule originel», conditions nécessaires à l'établissement d'une nouvelle matrice. Puisque l'on ne se débarrasse pas impunément de ses acquis, le sujet voudra auparavant examiner les codes usuels et langagiers de son pays d'accueil. Il sera difficile pour lui de demeurer objectif au cours d'une telle observation : l'étranger possède une distance que les hôtes n'ont pas, et ce recul aiguise son regard critique. L'allogène, en plus de s'apercevoir que les us et coutumes de sa communauté d'adoption diffèrent grandement des siens, en viendra aussi à y déceler tous les vices dont le plus menaçant, l'exaltation du sentiment national, finira par entraver la réalisation de son projet identificatoire ainsi que son adhérence à la culture québécoise.

L'INQUIÉTANTE ÉTRANGETÉ

Il importe avant toutes choses de cerner avec précision celui que l'on taxe d'étrangeté. Ainsi, si nous nous référons à la législation, nous découvrons que l'étranger se définit principalement selon deux régimes juridiques : *jus solis* et *jus sanguinis*, le droit selon la terre et le droit selon le sang. On

⁴ Pierre Nepveu. *L'Écologie du réel*, op. cit., p.206.

considère alors «comme du même groupe ceux qui sont nés sur le même sol (...) ou bien les enfants nés de parents indigènes»⁵. Partant de cette distinction, Kristeva élabore sa propre définition et décrit l'étranger comme «celui qui ne fait pas partie du groupe, celui qui n'*en est pas*, l'*autre*»⁶. D'un point de vue plus politique et modernisant, le *xenos* peut aussi être «celui qui n'appartient pas à l'État où nous sommes, celui qui n'a pas la même nationalité»⁷. De l'étranger donc, il n'y aurait de définitions que négatives.

«À Montréal plus qu'ailleurs, la rencontre de l'étranger est une donnée immédiate du parcours»⁸, énonce Simon Harel. L'épreuve de l'altérité devient par le fait même incontournable, et le citoyen n'aura d'autres choix que de faire face à cet inconnu qui se trouve devant lui, provenant de partout et nulle part à la fois⁹. Cette confrontation avec l'Autre sera à la source d'une inquiétante étrangeté, phénomène psychologique qui résulterait, selon la théorie élaborée par Freud en 1919, de l'immanence de l'étrange dans le familier et qui aurait comme conséquence l'écroulement des défenses conscientes du sujet. Une parfaite illustration de cette horreur de l'inconnu se retrouve dans l'œuvre d'Émile Ollivier, lorsqu'échoit au sein d'un quartier de Montréal, avec ses rythmes endiablés, ses spectacles insolites et ses défilés obscènes, un carnaval antillais :

Irruption de la Caraïbe des origines, pulsions sauvages de la violence lascive des Tropiques, tout cela vibrait sous le regard médusé des archéo-

⁵ Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, p.140.

⁶ *Ibid.*, p.139. C'est l'auteure qui souligne.

⁷ *Ibid.*, p.140.

⁸ Simon Harel, «La Parole orpheline de l'écrivain migrant», *op. cit.*, p.389.

⁹ L'étranger, bien sûr, vient d'ailleurs mais l'origine de ce pays natal, là où il pourrait revendiquer son autochtonie, est ignorée en terre d'accueil.

Québécois qui auraient pris panique, n'était-ce la présence massive et rassurante de la flicaille prête à toute éventualité (PA, p.31).

Le phénomène de l'inquiétante étrangeté, selon Mona Latif-Ghattas, contiendrait en germe tout le racisme ; ainsi dans *le Double conte de l'exil*, lorsqu'un immigré asiatique est embauché à l'hôpital de Madeleine, de multiples réactions xénophobes ne tardent pas à éclore chez les employées :

Son visage mystérieux, impénétrable, les irrite, les effraie. Sans doute à cause de ses traits qu'elles ne reconnaissent pas, de sa totale différence de mouvement, de son silence inquiétant .(...) De leur angle de vision elles perçoivent des choses qui les déboussolent et aiguïsent en elles une sorte de haine indéfinie, une haine, comme on dirait, épidermique, épidémique, qui peut même devenir contagieuse. Au fait, elles ne savent pas exactement ce qui, en lui, les rend furieuses. Et pourtant, ce genre de furie est toujours justifiée par des images enfouies sourdement dans nos tiroirs à préjugés et dans le sac d'intolérances que nous avons hérité de l'Histoire. Ou alors, plus simplement, c'est le mystère de l'alchimie humaine. Ce mystère qui fait qu'entre une veille et un levant les humanités deviennent féroces et se saccagent sans distinction (DCE, p.99-101).

Cette vision de la société et des hommes qui la composent, regard à la fois sombre et lucide porté sur l'humanité, se trouve être partagée par Yuan, le personnage principal du récit épistolaire de Ying Chen. Lorsqu'un couple de Montréalais proclamera au cours d'une soirée qu'il est «devenu urgent de protéger leur pays contre les invasions de toutes sortes» (LC, p.47), le jeune Chinois ne sera donc pas étonné outre mesure : «Il y a dans la nature humaine quelque chose qu'on ne surmonte pas. (...) Ce serait trop naïf d'espérer trouver, là où il y a des hommes, une terre exempte des virus que sont les préjugés» (LC, p.97). Le troisième amant de la Québécoise, réfugié clandestin, réagira d'une façon similaire et ne sera pas surpris lorsqu'on lui refusera la citoyenneté canadienne parce que dangereux pour la sécurité

nationale ; il sait qu'ici, les étrangers sont «indésirables, tous communistes, tous subversifs, tous révolutionnaires (...). Réduits au silence, à l'errance, à la perte de leur Histoire, de leur mémoire, enfermés dans le mythe» (QC, pp. 82-83).

Si le phénomène de l'inquiétante étrangeté est à la source du racisme et des préjugés, pour l'héroïne de Robin il représente également l'un des fondements même du nationalisme. Selon Todorov, la représentation de l'étranger entraînerait effectivement chez certains peuples, dont le stade de maturation politique ne leur permet pas encore de transcender une sorte de nombrilisme social, la consolidation d'un narcissisme défensif que le théoricien semble pour sa part trouver justifiable. Ainsi, un tel patriotisme ne serait que la transposition, sur le plan du groupe, de l'égoïsme individuel, et tout comme l'égoïsme semble être un trait, sinon universel, du moins inéluctable pendant une certaine période de développement, «le traitement privilégié des «siens» au détriment des «autres» [serait] pour le moins le propre de certaines phases de l'histoire des peuples»¹⁰. Cette rétraction, qui se rapproche de l'ethnocentrisme, justifierait la préservation de l'identité sociale mais motiverait par le fait même le sentiment d'exclusion ressenti par la narratrice de Régine Robin :

Quelle angoisse certains après-midi – Québécois – québécois – je suis autre. Je n'appartiens pas à ce Nous si fréquemment utilisé ici – Nous autres – Vous autres. (...) L'incontournable étrangeté. Mes aïeux ne sont pas arrivés avec Louis Hébert (...) Je n'ai jamais été catholique. Je ne m'appelle ni Tremblay ni Gagnon. Même ma langue respire l'air d'un autre pays. (...) Autre, à part, en quarantaine (QC, p.54).

¹⁰ Tzvetan Todorov, *Nous et les Autres*, op. cit., p.201.

Puisque le nationalisme peut aussi être perçu, si l'on se réfère cette fois aux propos de l'écrivain Danilo Kis, comme le résultat d'une «paranoïa collective et individuelle»¹¹ engendrée par l'envie et la peur, il n'est pas étonnant que le doute et l'appréhension s'installent dans l'esprit de la Québécoise la veille du référendum et que les nombreux moments où son mari lui a fait sentir qu'elle n'était pas d'ici refassent surface :

**La peur de l'homogénéité
de l'unanimité
du Nous excluant tous les autres
du pure laine
elle l'immigrante
la différente
la déviante.
Elle hésiterait.
Car il pourrait aussi y avoir une façon québécoise
de la chasse aux sorcières
Car il pourrait aussi y avoir une façon québécoise
d'être xénophobe et
antisémite (QC, p.133)**

Régine Robin, dans la postface de son œuvre, déplore que tout soit ici matière à ressentiment, matière à faire jouer le syndrome de la «forteresse assiégée», de la petite nation menacée, du peuple humilié qui risque de disparaître. Cette crainte d'une intrusion se ressent dans la dénomination même des immigrants : ainsi, «Néo-Québécois» marque un écart qui rassure les «Québécois de souche» – ou les «Archéo-Québécois» comme se plaît à le dire Émile Ollivier – contre la menace de perdre leur intégrité. Afin d'accentuer la différence avec «les Québécois et les Anglais», les autochtones de *la Québécoise* vont même jusqu'à leur attribuer le vocable d'«ethniques».

¹¹ Danilo Kis. *La Leçon d'anatomie*. Paris, Fayard, 1993. p.28.

L'immigrant devient alors cette figure ex-centrique qui «viole les limites fragiles du moi incertain»¹² et incarne, par son identité labile, «tous les fantasmes de destruction du corps social»¹³. Un clivage se fonde entre ceux venant d'ailleurs et ceux venant d'ici, «mise en valeur de destins divergents où le nomadisme des uns s'oppose aux «racines» des autres»¹⁴. C'est que la communauté québécoise désire éviter une «interrogation trop angoissante quant au lieu d'inscription de sa propre identité»¹⁵, ce que la présence du migrant remet précisément en question. Comme le remarquera Yuan, l'autochtone est incapable de supporter chez l'étranger «cette ambiguïté (...) quant à son identité», observation que l'un des Montréalais viendra entériner lorsqu'il déclarera avec animosité que les immigrants «sont des ni A ni B, (...) des amphibiens, des choses mixtes et impures» (LC, p.48). Raison pour laquelle les natifs du pays d'adoption «se montrent allergiques aux étrangers en général» (PM, p.279) affirmera le narrateur de Kokis.

La communauté dominante – parce que «majoritaire» – aimerait dénier le moment problématique de sa fondation afin de s'octroyer subséquemment le droit d'assimiler l'Autre¹⁶, mais une telle pratique n'est possible et ne peut être tolérée qu'au sein d'une société ayant déjà défini, en termes spécifiques, un cadre de vie et les balises d'une identité. Réalité loin de la nôtre, car tel que le remarque le narrateur de Kokis, «les gens de ce pays sont eux-mêmes

¹² Julia Kristeva. *Étrangers à nous-mêmes*, op. cit., p.278.

¹³ Simon Harel. «Les Lieux de la citoyenneté», op. cit., p.81.

¹⁴ Simon Harel. *Le Voleur de parcours*, op. cit., p.40.

¹⁵ Simon Harel. «L'Exil dans la langue maternelle : l'expérience du bannissement», loc. cit., p.25-26.

¹⁶ La communauté possède effectivement le droit et le pouvoir subjectifs d'assimiler l'Autre, car comme l'explique Danièle Lochak, «pour entrer sur le territoire du pays d'accueil, pour y résider, pour y travailler, parfois même pour s'y exprimer (...), l'étranger doit demander aux autorités compétentes une autorisation». Danièle Lochak. *Étranger : de quel droit?*, Paris, PUF, 1985, p.215.

instables dans leur identité, et (...) ils sont aussi mal dans leur peau que nous, les immigrés, dans la nôtre» (PM, p.304).

Dès l'instant où elle constate que l'allogène est un acteur inassimilable, la communauté fait de l'immigrant son «étranger de circonstance» : à défaut de rendre l'Autre identique à soi, l'on met l'accent sur ses particularités et son exotisme devient un divertissement. Aussi, au cours de certaines soirées, le protagoniste de Ying Chen n'aura d'autres alternatives que d'incarner la figure de l'«Asiatique de service» dans le but de distraire les invités avides de dépaysement : «Si ces deux amis étaient là ce soir, c'était un peu pour moi. Je comprenais bien mon rôle. Il fallait que je sois très chinois, de manière comme de pensée» (LC, p.49). Yuan se pliera à leurs volontés, conscient que l'«on a toujours besoin de quelqu'un à dédaigner» et que l'«on souffre des malheurs dont on n'hésite pas à accabler les autres le moment venu, d'une manière parfois plus acharnée» (LC, p.97).

La figure centrale du *Pavillon des miroirs* comprend également que son habit d'étranger lui collera définitivement à la peau et que ses bagages, en fait, ne sont pas aussi légers qu'il l'avait voulu au départ. À l'instar du réfugié de Robin, il ne se plaint pas, «sachant que dans ce pays, il resterait un citoyen de seconde zone» (QC, p.183). Ce que le Carioca tolère moins, ce sont les instances des autochtones, auxquelles il réagit de façon beaucoup plus virulente :

Sachant que je viens de là-bas, ils bifurquent sur le carnaval ou la samba (...). Que répondre ? Leur casser la gueule, me mettre à faire quelques pas de samba, ou violer sur-le-champ la femme du visiteur qui me regarde avec une envie d'uriner ? C'est un dur métier, l'exil (PM, p.51).

Il est préférable pour l'heimatlos de conserver un rôle de figurant ; s'il a été convoqué et appelé à se mêler aux autochtones, c'est «en autant qu'il demeure cet Autre, fou du roi ou bouffon, qui fait jouir la communauté»¹⁷, sans quoi sa différence ne sera plus emblématisée ni valorisée et se transformera en élément comminatoire. Mais l'immigrant se lassera vite de cette situation qui le place en porte-à-faux et écartelé entre sa culture d'origine et la société d'accueil, il refusera de continuer à être l'étranger de circonstance.

La communauté sociale tentera alors de l'éloigner, de le mettre à l'écart, employant de la sorte la stratégie de défense propre aux sociétés anthropémiques qui, selon Claude Lévi-Strauss, «ne peuvent littéralement que vomir l'Autre»¹⁸. Il s'agit ici «d'expulser ce qui est considéré comme parasite, corps en trop menaçant l'intégrité de la communauté qui demande à perpétuer ce souhait d'une indifférenciation salutaire»¹⁹. Ce mouvement de rejet n'est pas étonnant dans la mesure où l'angoisse devant l'Autre survient quand l'étranger est à la fois semblable et différent. Contrairement à ce que l'on croit, «l'image du semblable, du double, est infiniment plus troublante que celle de l'autre»²⁰ et comme le rappelle Eugène Enriquez, «si l'autre est le même, si l'autre est semblable à nous, il peut nous absorber complètement et il provoque en nous l'horreur»²¹. Le geste d'expulsion signifie implicitement

¹⁷ Simon Harel, *Le Voleur de parcours*, op. cit., p.94.

¹⁸ Simon Harel, «L'Exil dans la langue maternelle : l'expérience du bannissement», loc. cit., p.26.

¹⁹ Simon Harel, *Le Voleur de parcours*, op. cit., p.256.

²⁰ J.-B. Pontalis et Albert Jacquard, «Entretien : une tête qui ne revient pas», in *Le Genre humain*, 11, Bruxelles, Éditions Complexe, 1984, p.17.

²¹ Eugène Enriquez, *De la Horde à l'État : Essai de psychanalyse du lien social*, Paris, Éditions Gallimard, 1983, p.414.

que l'étranger soumis au rejet pourrait être soi, d'où le caractère menaçant du personnage extrinsèque.

L'ethnicité, du fait qu'elle soit synonyme «d'une impureté et d'une indécision identitaire qu'il faudrait colmater»²², sera une nouvelle fois victime d'externalisation et l'immigrant, élément hétérogène qui ne correspond pas à la norme, sera repoussé vers la périphérie. Puisqu'ils conservent toujours l'espoir de passer de l'extranéité à l'intranéité, nos protagonistes tenteront cette fois de se «normaliser» en s'appropriant les codes de la société d'accueil.

L'APPROPRIATION DES CODES

L'apatride, animé par le désir toujours présent de sortir de sa posture instable et marginalisante, poursuit ainsi sa «quête d'une identité déliée – parce qu'exposée à des cultures différentes – mais qui se nourrit néanmoins d'une volonté de centralisation»²³. Ce centre vers lequel il tend n'est plus le «lieu plus ou moins onirique d'une commune convergence»²⁴ ; l'étranger s'est vite aperçu de l'inexistence d'une telle topique à Montréal, ville du chacun pour soi. Le centre ici convoité, qui se retrouve désormais au milieu d'une multitude d'autres centres²⁵, serait plutôt constitué de l'ensemble des codes

²² Simon Harel, «La Parole orpheline de l'écrivain migrant», *op. cit.*, p.392.

²³ Simon Harel, «La Parole orpheline de l'écrivain migrant», *op. cit.*, p.378.

²⁴ Alain Médam, «Ethnos et polis. À propos du cosmopolitisme montréalais», *loc. cit.*, p.147.

²⁵ À propos de la déstructuration de l'espace, Pierre Nepveu rapporte ces paroles de Bertold Brecht : «Au cours de la nuit, l'univers a perdu son centre et maintenant, ce matin, il y a un nombre illimité de

usuels de la communauté sociale dominante. La problématique de l'identité est maintenant ressassée sous la forme du plus grand dénominateur commun : il faut, pour être accepté, parler la même langue, prétendre avoir la même culture et ne pas dévier de la norme.

C'est que l'immigrant ressent un certain vertige devant l'étrangeté profonde de sa nouvelle réalité. Afin d'appivoiser, de bien saisir ce réel et par le fait même les êtres qui en font partie, il n'a d'autres choix que d'occulter ses propres codes culturels – dont la seule présence pourrait nuire au processus d'acculturation – et consentir au lent apprentissage des «mille codes secrets de la vie quotidienne», pour emprunter l'expression de Todorov. Puisque, dans la ligne de pensée de Saussure, c'est dans une large mesure la langue qui fait la nation et que subséquemment la meilleure façon d'affirmer son enracinement demeure l'adoption de la langue véhiculaire du pays d'accueil, l'heimatlos tentera initialement de renoncer à son idiome natal²⁶. Dans une conjoncture aussi particulière que la nôtre où la langue constitue la pierre angulaire, la spécificité majeure de l'identité nationale, l'emploi de la langue officielle par l'immigrant devient le passeport d'une intégration culturelle réussie : «Une alliance linguistique est de fait proposée à l'étranger : «Change de langue et tu feras partie des miens»»²⁷.

centres. Désormais, chaque point de l'univers peut être pris pour un centre car, tout à coup, il y a beaucoup d'espace». Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel*, op. cit., p.219.

²⁶ Pour l'étranger qui vient s'établir au Québec, l'utilisation du français s'avère même être, théoriquement, une obligation légale.

²⁷ Simon Harel, *Le Voleur de parcours*, op. cit., p.82. Cette alliance proposée à l'émigré est un fait plutôt récent : la lenteur et l'hésitation du Québec face à la création de lois linguistiques en milieu scolaire ainsi que sa légendaire réticence face à l'acceptation des immigrants non-catholiques au sein des écoles francophones ont favorisé pendant longtemps l'adoption de la langue anglaise – alors langue dominante – par les nouveaux arrivants. En fait, l'immigré montréalais ressentait déjà, et ressent toujours, une attirance particulière pour la langue anglaise : renoncer à sa langue maternelle et choisir

Il n'est toutefois pas aisé de se délier des mots où traîne son passé ; «qui renie sa langue pour en adopter une autre (...) rompt avec ses souvenirs et, jusqu'à un certain point, avec lui-même»²⁸, énonce Cioran. Renoncer à sa langue revient alors à dire renoncer à soi. L'idiome intime, ultime vestige d'une origine perdue, demeure le seul substitut de la matrice : «Tu as toujours habiter un langage et aucun autre ailleurs (...). Habiter un langage, une complicité intraduisible (...). De drôles de signes. Ceux de ton enfance, de ta mère, de ton seul pays ce langage. Un langage mémoire» (QC, p.140). La langue maternelle, en plus de constituer pour l'immigrant la seule chose qui lui soit propre véritablement, correspond à la certitude qu'il y avait, avant le choc du déracinement, une antécédence indicatrice de stabilité.

L'immigrant sera donc généralement incapable d'affronter cette froide alliance du référentiel commun proposée par le pays d'accueil – alliance qui semble plutôt être le fait d'une énonciation monologique, car fondée sur la négation forcenée de la différence – et refusera le bannissement de sa langue maternelle, «noyau dur d'une mélancolie, nostalgie impossible à extirper»²⁹ : «Je veux vivre, prier, être enterrée dans ma langue» déclarera Leyda, l'une des exilés de *Passages*. L'apatride préfère enfouir cette matrice indestructible sous les sédiments récents du fait d'immigration dans le but d'éviter le sentiment désagréable d'être héroïquement traître, et pour conserver l'idiome qui sera toujours apte à traduire sa pensée. Le personnage

le français, parler national minoritaire en Amérique du nord, signifie ici délaisser une ancienne ethnicité pour en retrouver une autre, ce qui renvoie l'exilé aux raisons pour lesquelles il a souvent quitté son pays natal : choisir l'anglais, langue universelle, c'est se fondre dans un grand Tout qui ne tient aucunement compte des différences d'origine.

²⁸ Cioran, *La Tentation d'exister*, op.cit., p.63.

²⁹ Simon Harel, *Le Voleur de parcours*, op.cit., p.274.

central des *Lettres chinoises*, par exemple, déplorera souvent le fait de ne pas trouver, «dans la langue française, un concept équivalent qui exprimerait ce qui [lui] paraît évident en chinois» (LC, p.153).

La langue d'origine se trouve de la sorte à incarner ce qu'il y a d'indéracinable dans la transhumance ; l'individu peut bien en effet «décider de partir, de troquer une assise territoriale contre un nouveau lieu à investir, mais la langue maternelle est cet espace imaginaire autorisant la circulation, la certitude qu'il sera toujours possible de revenir»³⁰. Cela signifie que l'exilé aura à sa disposition deux codes linguistiques : la langue d'expression, inutilisable ou du moins à usage restreint, et la langue de communication, vitale pour sa survie :

Est vital le code du milieu d'accueil, c'est la langue du paraître, qui fait paraître l'émigré ce qu'il n'est peut-être pas ; est inutilisable la langue d'origine, qu'elle soit pratiquée ou non, oubliée ou non : ce qu'il en reste, ce sont les contenus qu'elle charrie, qui ont sédimenté en mémoire d'une culture parfaitement inopérante dans le nouveau milieu³¹.

Or, comme le rappelle Sherry Simon dans son essai *Le Trafic des langues*, «la présence d'une diversité de codes linguistiques crée perturbation»³², du fait que les langues «portent des poids historiques et des charges affectives radicalement différents»³³. Puisque chaque idiome possède ses propres règles, sa propre vision du temps et du réel, l'exilé fera tôt ou tard l'expérience de la confusion des langues, douloureuse oscillation entre la terre

³⁰ *Ibid.*, p.284.

³¹ Adrien Salmieri, «Venir d'ailleurs aujourd'hui et écrire», in *Littératures et cultures d'exil : terre perdue, langue sauvée*. Presses Universitaires de Lille. Najib Zakka Éditeur, 1993. p.133.

³² Sherry Simon, *Le Trafic des langues : traduction et culture dans la littérature québécoise*. Montréal, Boréal, 1994. p.171.

³³ *Ibid.*, p.141.

natale et le pays d'adoption, et percevra par la même occasion le caractère menaçant de la perte de sens occasionnée par cet enchevêtrement de codes langagiers³⁴. La Québécoise, qui entretient un lien privilégié avec le français, l'anglais, l'allemand, l'hébreu, le russe et le yiddish, sera ainsi victime d'un chaos idiomatique difficile à contrôler :

Désormais le temps de l'ailleurs de l'entre-trois langues, trois alphabets dans la même journée. Télécopage de passages des grandes plaines de Russie aux toits de Paris, de l'East-End de Londres au lower east side new-yorkais, la Vistule, la Volga, la Volgule, la virgule, coma. L'oubli – l'amnésie. Collages. Tout se chevauche et se mêle. Désormais le temps de la confusion (QC, pp.133-134)³⁵.

Au cours de son aventure migratoire, le narrateur de Kokis sera également en proie à un tel mélange linguistique :

Avec le temps [les langues] se sont toutes mêlées. Ça devient une sorte de traduction, parfois fiction ou tricherie (...). Si je me laisse aller, les phrases sont logiques, mais elles sortent dans un dialecte bâtard qui passe partout sans physionomie propre (...). On ne peut pas s'y arrêter à tout moment, sinon le discours s'interrompt, la tête divague et l'on perd le fil (...). Une fois, j'ai écouté un enregistrement de ma voix lorsque j'essayais de dicter pour mettre de l'ordre dans mes idées. C'était elliptique à l'extrême, avec de multiples divagations logiques d'une luxuriance

³⁴ La position embarrassante dans laquelle se retrouve l'exilé, aux prises avec un idiome intime dénigré et une langue véhiculaire valorisée, s'apparente étonnement à celle du Québécois francophone sis au milieu d'un continent anglophone et anglophile. Ces paroles de Gaston Miron auraient pu être ainsi celles d'un Néo-Québécois : « J'ai ressenti un étrange malaise, presque schizophrénique. Je ne savais plus dans ce bilinguisme instantané, colonial, reconnaître mes signes (...). Cette coupure, ce fait de devenir étranger à sa propre langue, sans s'en apercevoir, c'est une forme d'aliénation (linguistique) qui reflète et renvoie à une aliénation plus globale (...). La communication de notre langue dé-fonctionne là-dedans sous l'effet du code de l'autre. Ça produit du non-sens, ou un sens autre que le sens que ça devrait produire ». Gaston Miron, « De la langue », in *L'Homme rapaillé*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1994, p.193-225.

³⁵ Hölderlin a exprimé cette anesthésie de la personne happée par une langue étrangère dans son recueil *Mnemosyne* : « Un signe, tel nous sommes, et de sens nul / Morts à toutes souffrances, et nous avons presque / Perdu notre langage en pays étranger ». Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, op. cit., p.28.

tropicale (...). Je ne suis pas encore revenu du sentiment d'étrangeté que m'a laissé cet extérieur de mes paroles (PM, pp.277-278)³⁶.

Le signe linguistique étant arbitraire, il arrivera aussi que l'exilé associe à un signifiant donné un mauvais signifié ; il faudra de la sorte beaucoup de temps à la narratrice de Robin pour comprendre que les initiales P.C. s'appliquent au Parti conservateur et non au Parti communiste. La maîtrise de la langue ne peut par conséquent être considérée comme le gage systématique d'une compréhension adéquate du discours, compréhension par ailleurs essentielle à l'émigré qui souhaite appréhender la réalité environnante. La Québécoise cessera souvent de croire en la possibilité de s'y retrouver «sans la complicité des itinéraires et des voix, sans ce tissu séculaire de codes de pensées et de gestes, d'automatismes aussi» (QC, p.118). Toujours obsédée par son désir d'universalité, elle rêvera d'une langue nouvelle, artificielle tel l'espéranto³⁷ dont les mots pourraient effectuer sans ambages la traversée des langues :

³⁶ Dans son essai *Étrangers à nous-mêmes*, Kristeva fait mention de cette expérience langagière instigatrice d'un trouble connu seul de l'exilé : «Ne pas parler sa langue maternelle. Habiter des sonorités, des logiques coupées de la mémoire nocturne du corps, du sommeil aigre-doux de l'enfance. Porter en soi comme un caveau secret, ou comme un enfant handicapé – chéri et inutile –, ce langage d'autrefois qui se fane sans jamais vous quitter. Vous vous perfectionnez dans un autre instrument, comme on s'exprime avec l'algèbre ou le violon. Vous pouvez devenir virtuose avec ce nouvel artifice qui vous procure d'ailleurs un nouveau corps, tout aussi artificiel. (...) Vous avez le sentiment que la nouvelle langue est votre résurrection. (...) Mais l'illusion se déchire lorsque vous vous entendez, à l'occasion d'un enregistrement par exemple, et que la mélodie de votre voix vous revient bizarre, de nulle part, plus proche du bredouillis d'antan que du code d'aujourd'hui». Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, op. cit., p.26-27.

³⁷ L'existence d'une langue universelle semble susciter un réel intérêt chez Régine Robin : ainsi, dans l'introduction de son essai *L'Amour du yiddish*, elle reproduit un large extrait d'un entretien avec Lazare Zamenhof, l'inventeur de l'espéranto, et ses paroles nous aident à comprendre les réserves de *La Québécoise* à l'égard du nationalisme : «Si je n'étais pas un juif du ghetto, l'idée d'unir l'humanité ou bien ne m'aurait pas effleuré l'esprit, ou bien ne m'aurait pas obsédé si obstinément pendant toute ma vie. Personne ne peut ressentir autant qu'un juif du ghetto le malheur de la division humaine... Personne ne peut ressentir la nécessité d'une langue humainement neutre et anationale aussi fort qu'un juif, qui est obligé de prier Dieu dans une langue morte depuis longtemps, qui reçoit son éducation et son instruction dans la langue d'un peuple qui le rejette, et qui a des compagnons de souffrance sur

À la recherche d'un langage, de simples mots pour représenter l'ailleurs, l'épaisseur de l'étrangeté, de simples mots, défaits, rompus, brisés, désémantisés. Des mots images traversant plusieurs langues – Je ne comprenais pas le pourquoi des ventes sales, sinon qu'elles n'étaient pas le contraire de ventes propres. De simples mots ne cachant pas leur polysémie, à désespérer de tout (QC, p.54).

En d'autres occasions, certains termes se trouveront à avoir pour l'exilé une connotation différente de celle de l'autochtone ; la fleur de lys, par exemple, aura pour le personnage de Robin «d'étranges connotations : royalistes, antisémites, nobliaux imbus de leurs anciens privilèges (...). Elle saurait pourtant que les symboles ont une histoire, qu'ils peuvent inverser leur signification, qu'ils circulent d'étranges façons» (QC, pp.134-135). Le protagoniste de Ying Chen, pour sa part, sera étonné de constater que la signification et la valeur accordées ici aux mots «devoir» et «droit» soient tout à l'opposé des siennes.

Si, d'une manière fortuite, l'exilé en vient à posséder tous les référents nécessaires au décodage du discours autochtone, sa prononciation – qui diffère de la norme et rappelle à tout moment à l'auditeur qu'il n'est pas d'ici – le maintiendra malgré lui dans sa posture d'étranger. La Québécoise, dont l'éducation a été française, constatera en sol québécois que son accent la trahit et la renvoie continuellement à ses origines :

**De l'autre côté de la barrière linguistique ?
Allons bon. Elle serait venue de Paris
pire encore
maudite Française (QC, p.37).**

toute la terre avec lesquels il ne peut se comprendre...Ma judaïcité a été la cause principale pour laquelle, dès la plus tendre enfance, je me suis voué à une idée et à un rêve essentiel, au rêve d'unir l'humanité». Régine Robin, *L'Amour du yiddish : écriture juive et sentiment de la langue*, Paris, Éditions du Sorbier, 1984, p.12-13.

Il faudra «faire oublier sa trop visible «francité», son accent où percerait sans qu'il n'y paraisse un je-ne-sais quoi d'impérialisme culturel» (QC, p.105). Aussi longtemps que l'exilé conservera dans les influx de sa voix les traces d'une certaine étrangeté, cicatrices qui pourraient se traduire par un désir inconscient d'énoncer une intimité malgré tout préservée³⁸, il sera perçu tel un étranger : «En exil dans ta propre langue. Le leurre de la langue. Ni la même, ni une autre. L'AUTRE dans le MÊME. L'inquiétante étrangeté d'ici» (QC, p.183). Comme le précise Simon Harel, «le sentiment d'une précarité linguistique et culturelle ne sera pas toujours mis à l'écart parce que l'immigrant parle français»³⁹.

De toute évidence, l'introjection linguistique ne crée pas à elle seule une identité commune⁴⁰, fait ignoré par la communauté dominante qui souhaite maintenir le lien social par le recours à l'unité rigide de la langue véhiculaire. Afin de s'approprier tous les éléments constitutifs de la culture autochtone, l'immigrant aura ainsi, conjointement à son apprentissage du français, à assimiler les diverses moeurs de la société d'adoption. Il devra

³⁸ Lors d'une correspondance avec Leïla Sebbar, Nancy Huston écrivait : «Maintenant mon accent à moi aussi est là, inextirpable : je sais que je ne m'en débarrasserai jamais (...). Si j'écoute ma voix enregistrée au magnétophone, j'entends exactement quels sons je déforme. Mais rien n'y fait, j'ai appris le français trop longtemps après ma langue maternelle : il ne sera jamais pour moi une deuxième mère, mais toujours une marâtre. Mais mon accent, au fond, j'y tiens. Il traduit la friction entre moi-même et la société qui m'entoure, et cette friction m'est plus que précieuse, indispensable (...). Je n'ai aucune envie de me sentir française authentique, de faire semblant d'être née dans ce pays, de revendiquer comme mien son héritage. Je n'aspire pas, en d'autres termes, à être vraiment naturalisée». Nancy Huston, «Lettres parisiennes», *Communications*, Scuil, no 43, 1986, p.252.

³⁹ Simon Harel, *Le Voleur de parcours*, op.cit., p.84.

⁴⁰ Régine Robin entérine cette idée lorsqu'elle affirme, à propos de *la Québécoise* : «Je n'avais d'autre ambition, en reprenant les techniques du collage, que de fictionnaliser l'inquiétante étrangeté que crée le choc culturel, d'autant plus grand chez moi, qu'il avait lieu dans une langue commune. Comme quoi la langue commune peut être un leurre. Elle n'est en rien la culture, loin de là ! *La Québécoise*, op.cit., p.207.

derechef faire oublier ses origines, son inquiétante étrangeté et délaissier les usages de sa matrice au profit de son adaptation au nouveau milieu.

Dans le dessein de capter les lois de leur fourmilière, l'étranger se met alors à observer les indigènes, et si attentivement qu'il s'étonne de ne pas être remarqué ; mais «personne ne le regarde. Tous poursuivent leur chemin et le laissent là, à regarder et à juger, tout seul avec son étonnement» (PM, p.353). L'heimatlos n'ose pas critiquer ouvertement le pays d'accueil, il jauge avec respect et circonspection, son acceptation n'étant pas encore assurée : «Les critiques, les révoltes, le mépris, tout cela viendra plus tard, lorsque (...) l'aventure sera devenue routine. Au début, l'insécurité est trop grande ; l'étranger a tellement envie de cet avenir qui se dessine qu'il croit être en mesure d'oublier le passé» (PM, p.356).

Dans son amour obsessionnel des listes et des inventaires, la narratrice de Robin essaiera de nouveau de se saisir de la réalité montréalaise par la nomenclature, notant dans son carnet «autant de facettes, d'images familières ou non de la culture francophone nord-américaine d'un Montréal kaléidoscopique et pluridimensionnel dont l'essence échappe à toute récupération par le dehors»⁴¹ :

Noter toutes les différences. Tout cela finirait bien par donner de la réalité, tout cela finirait bien par lui faire comprendre le Québec, et Montréal et le parler d'ici, tout cela finirait bien par prendre la configuration d'une nouvelle existence (QC, p.191).

⁴¹ Marie Couillard, «Une parole qui dérange : *La Québécoise* de Régine Robin», *Lettres québécoises*, no 31, automne 1983, p.26.

Elle transcrira des pages entières du manifeste du FLQ, de manuels d'Histoire du Canada, de pages sportives du Devoir, comme si l'écriture lui permettait d'assimiler les codes et par le fait même pouvait la faire pénétrer dans l'étrangeté du quotidien, ou encore lui donnait le pouvoir d'ordonner, voire de décrypter les signes environnants, qui constituent rarement une enveloppe cohérente de sens. La Québécoise tentera de tout emmagasiner, comme si elle devait se retrouver «tel Robinson sur son île et ne plus rencontrer Montréal que par traces, signes, symboles, fragments sans significations» (QC, p.203). Ainsi que le remarque le narrateur de Kokis, «l'étranger est quelqu'un qui classe un fatras avec un sens de l'ordre que ceux de l'endroit ne connaissent pas» (PM, p.356).

À scruter d'une telle façon la culture québécoise avec un regard qui se veut neutre, la distance de l'autre se précise et les signes de l'altérité se multiplient ; de cette culture émane à son tour une étrangeté qui inquiète, déroute l'immigrant : «Parfois j'avais l'impression d'être un sauvage sorti d'une réalité trop concrète vers un monde surnaturel» (PM, p.205), s'exclamera le narrateur du *Pavillon des miroirs*. Les habitudes culinaires, vestimentaires, les règles de bienséance, les traditions religieuses de l'endroit, tout surprend l'étranger et le déstabilise par son caractère inaccoutumé, contraire à ses usages : «Je comprends qu'il faut les rejoindre, faire comme eux, me fondre parmi eux. Cela seul me donnerait l'impression d'exister. Mais je ne sais pas comment. Je ne sais plus comment exister» (LC, p.15), constatera avec dépit l'exilé des *Lettres chinoises*. Afin d'accélérer son intégration, l'allogène s'efforcera tout de même en certaines occasions de simuler, à l'instar du personnage de Kokis, les gestes de l'Autre :

Par l'orifice des orbites il essaie d'apprendre à son corps cette danse qu'il singe mais qu'il ne ressent pas. Tel un nègre sur une patinoire, je m'agitais, maladroit et déséquilibré, cherchant à ne pas être ridicule à leurs yeux (PM, p.48).

L'immigrant finira par s'apercevoir «qu'on n'entre pas ici à la manière des (...) observateurs, des journalistes et autres socio-ethnologues (...), par construction conceptuelle, extériorités ou neutralités diverses» (QC, p.52). Il saisira que l'assimilation de la culture québécoise requiert une totale adhérence aux us et coutumes indigènes et présuppose conséquemment le déni de ses antécédences culturelles, considérées comme potentiellement nuisibles à la relative stabilité de la culture autochtone.

L'étranger, cependant, n'est pas «sûr des autres, ni prêt à abandonner sa nature profonde» (PM, p.48) et craint plus que tout de perdre sa spécificité. À l'image du protagoniste d'Émile Ollivier qui ne peut «se résigner à mutiler cette part de lui-même» (PA, p.124) ou encore celui de Ying Chen à qui il arrive parfois «d'avoir peur de devenir comme eux» (LC, p.144), l'étranger se sent menacé par le rouleau compresseur de la culture dominante. Ainsi que le rappelle Simon Harel, «l'exilé est ce personnage, assoiffé d'une généalogie constamment effritée ou absente, qui perçoit avec horreur toute homogénéité territoriale ou culturelle»⁴² ; «Tu ne te laisseras pas mettre au pas, tu ne rentreras pas dans le rang» (QC, p.63), décidera la narratrice de Robin. L'immigrant se retrouve de la sorte face à une situation des plus ambiguës :

⁴² Simon Harel. «La Parole orpheline de l'écrivain migrant». *op. cit.*, p.418.

D'un côté, une réalité presque trop réelle, impossible à symboliser tant elle est saisie dans son étrangeté, sa nouveauté première, sa résistance objectale. De l'autre, une multiplication infinie des signes renvoyant à d'autres signes, par allusion, réminiscence, écho, ou par sentiment d'inéquation ou d'impropriété⁴³.

L'appartenance à la société québécoise ne peut donc qu'avoir la forme d'une traversée labyrinthique «où les signes, par un excès de pluralité ou de polysémie, font ressurgir dans leur désordre même la question du référent et de l'unité»⁴⁴. Puisqu'il ne veut ni renoncer à sa culture d'origine ni refuser la culture québécoise – culture qu'il est par ailleurs difficile, voire impossible d'assimiler du fait qu'«on ne devient pas québécois» (QC, p.54) –, l'exilé finira par s'enraciner dans le déracinement. Il empruntera «le chemin de la cohabitation de la différence et du même, en principes incompatibles»⁴⁵, et cherchera à se constituer ce que Ernst Bloch nomme une «identité de traverse», identité située dans un hors-lieu qui serait le lieu de l'entre, l'entre-deux-langues, l'entre-deux-cultures.

Dans le dessein de conserver une certaine unicité au travers de cette hybridation de mémoires et d'imaginaires en plus d'exorciser une mélancolie de plus en plus dérangeante et envahissante, l'apatride aura souvent recours, nous le verrons, au processus scriptuaire.

⁴³ Pierre Nepveu. *L'Écologie du réel*, op. cit., p.209.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Lucie Lequin. «L'Épreuve de l'exil et la traversée des frontières. Des voix de femmes». *Québec Studies*, no 14, 1994, p.38.

CHAPITRE TROISIÈME

Du morcellement à la reconstruction identitaire

«L'identité sera convulsive ou ne sera pas»
Max Ernst

Dans l'esprit pascalien, on ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux. L'exilé, devant son impuissance à pénétrer les signes, emblèmes et symboles disparates de la nouvelle matrice, et devant son impossibilité à abroger ses acquis culturels, se trouvera à occuper l'espace situé au croisement des cultures, ce lieu intermédiaire où s'entrechoquent idiomes et mémoires. Récusant toute forme de claustration culturelle ou identitaire, un peu comme s'il désirait demeurer dans une potentialité qu'il ne faut surtout pas actualiser, il ne reste à l'exilé qu'à penser l'inabouti, l'entre-deux, l'incertitude et le précaire pour se tailler une identité floue, pluri-culturelle. Cette identité de traverse serait faite pour l'essentiel «d'un effort inconscient qui vise perpétuellement à se trouver au bord de, sur le point de, sans jamais

franchir le pas»¹, et ne pourrait se réaliser autrement que par un «processus de métissage culturel dont les facteurs et les choix sont à la fois conjoncturels, collectifs et individuels»².

Face à la culture de l'enracinement (nationaliste) de la communauté d'accueil, l'heimatlos préfère alors s'inscrire au sein d'une culture du déracinement (transculturelle), empruntant de la sorte involontairement la voie de la postmodernité des Morin et Bertrand qui définissent la culture par sa capacité d'auto-altération, de dépaysement, de migration. La culture, telle que perçue par ces penseurs, serait l'expérience même de la rupture et de l'indétermination, et son élaboration, jamais définitive, s'effectuerait par la traversée de multiples cultures. Tel serait, selon Pierre Bertrand, le sens profond de la transculturation : «passer à travers, (...) devenir sans qu'il y ait de terme assignable, sinon encore le devenir, encore la migration»³.

Or, il n'est pas aisé d'entrelacer ou superposer les imaginaires et les mémoires ; à faire ainsi l'épreuve d'une culture chaotique, sans ancrage, critères stables ou principe organisateur, l'exilé peut se retrouver sous le règne de la confusion. En vue d'en arriver à une synthèse unifiante à travers cet amalgame de savoirs et de représentations, et dans le but également de lénifier les traumatismes occasionnés par le déracinement, le sujet émigré aura fréquemment recours au processus scriptuaire. L'exil favoriserait de cette façon l'émergence d'une écriture que nous qualifierons d'unificatrice, l'acte

¹ Régine Robin, *La Québécoise. op. cit.*, p.224.

² Gina Stoiciu, *La Différence. Comment l'écrire ? Comment la vivre ?*, Montréal, Humanitas, coll. «Circonstances», 1989, p.27.

³ Pierre Bertrand, «Transmigrations», *Vice Versa*, no 16, octobre-novembre 1986, p.29.

d'écrire faisant ici œuvre de pont entre le passé et le présent du scripteur. Puisque l'apatride n'a pu investir au cours de sa dérive migratoire un espace réel, il finira par habiter les mots et fera de l'écriture son centre, sa nouvelle patrie, son «territoire imaginaire».

LES IDENTITÉS DE TRAVERSE

«Vous dites que vous êtes «quelque chose entre les deux»...Eh bien, je ne suis pas du tout de votre avis. Je trouve que vous êtes quelque chose de neuf, quelque chose qui commence»

Jacques Poulin,
Volkswagen Blues

L'être hybride contemporain, affirme Stuart Hall, ne fera jamais l'expérience de l'unité culturelle parce qu'il est inévitablement le produit de plusieurs cultures, se sentant en plusieurs lieux chez lui, mais n'ayant aucun chez soi exclusif⁴. L'exilé, même s'il le désirait fortement, ne pourrait ainsi se vouer à la seule culture d'accueil ; lors du passage de l'ailleurs à l'ici, explique Nicole Aas-Rouxparis, «toute conscience migrante emporte inévitablement sa terre avec soi : mémoire personnelle et mémoire collective autant qu'héritage culturel accompagnent l'exil et le hantent pour toujours»⁵. Chaque passage migratoire s'inscrirait alors dans une dialectique d'enfermement et d'ouverture, faisant face à deux voies possibles :

⁴ Stuart Hall, «Culture, Community, Nation», *Cultural Studies*, 7, no 3, 1993, p.382.

⁵ Nicole Aas-Rouxparis, «Passages d'Émile Ollivier : dérive et diversité», *loc. cit.*, p.32.

La première, partant de la prise de conscience d'un enfermement initial, sombre dans un second enfermement tout aussi tragique, dérive permanente d'une non-appartenance (...) qui mène ultimement à une mort réelle ou symbolique. La deuxième voie est celle d'une conscience qui, partant du même enfermement, parvient peu à peu à se muer en ouverture en confrontant sa propre altérité. Ce cheminement difficile exige une conscience capable de reconnaître cette «inquiétante étrangeté» freudienne, cette part de malaise qui conduit le moi (...) à la dépersonnalisation⁶.

Basé sur l'équilibre, ce second cheminement serait celui de la «construction d'un moi inscrit dans le plein d'une universalité basée sur la diversité»⁷ ; l'universalité dont il est ici question devant être entendue au sens que lui donne Todorov, soit le principe qui transcende les frontières et permet la confrontation féconde de différences au sein d'une même appartenance. Dès lors qu'ils renoncent à l'étroitesse d'une identité unique et rigide, nos protagonistes empruntent cette voie à sens multiples où l'on se joue des codes, où l'on préfère jouir de la prolifération des symboles au lieu d'en être victime et où l'on accepte sa propre altérité ainsi que la reconnaissance de son appartenance culturelle dans l'ailleurs. L'allogène se permet dorénavant d'être intimement partagé entre la terre d'origine et la terre d'adoption, entre les siens et les autres, entre le passé et le présent.

À exploiter d'une telle façon le dialogisme⁸ et à occuper l'indécidable entre le même et l'autre, l'exilé en viendra à se forger une identité malléable –

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ Jean Jonassaint préfère parler, lui, de schizophrénie : «J'ai tendance à dire que je suis Haïtien la nuit. Québécois le jour. Je suis coupé de la réalité haïtienne, mais je le suis également de la réalité québécoise. Encore que ces deux réalités travaillent mes fantasmes, travaillent mes désirs, mes joies...mes travaux et mes jours». Jean Jonassaint, *Le Pouvoir des mots, les maux du pouvoir*, Montréal/Paris, Dérives/Arcantère, 1986, p.88.

molle, dit ironiquement Régine Robin en faisant référence aux montres de Dali –, identité à la constitution labile, erratique. Ce qui importe, c'est ce va-et-vient continu, ce mouvement perpétuel entre l'ailleurs et l'ici plutôt que le confinement à l'une des extrémités, l'arrêt définitif sur l'un des pôles de l'axe migratoire :

L'identité ne saurait donc être pensée (...) que dans l'hétérogénéité, la polysémie, l'équilibre, l'hybridité, le multiple. En d'autres mots : en dehors du régime de l'opposition simple qui rétablit l'homogène en excluant. On est ici déchiré, dans l'entre⁹.

Cette déchirure, cette division dont il a pu souffrir précédemment, l'apatride y tient à tout prix et souhaite désormais la préserver¹⁰. De là le souci constant chez le protagoniste d'Émile Ollivier de «développer une posture d'équilibre contradictoire, d'oscillation permanente, seule façon qu'il avait trouvé de se guider à travers nuit et brouillard» (PA, p.52) : «Normand peaufinait au quotidien un univers qui devait irrémédiablement l'enclaver entre deux impossibilités : la chimérique résurgence du passé, puisqu'on ne peut repasser par sa vie, et l'oubli de ses racines qui souvent conduit à la folie» (PA, p.82). Toujours dans l'espoir de conserver un certain équilibre entre sa vie antérieure et son quotidien, Normand choisira comme lieu de

⁹ Pierre L'Hérault. «Pour une cartographie de l'hétérogène : dérives identitaires des années 1980». *Fictions de l'identitaire au Québec*. Montréal, XYZ éditeur, coll. «Études et documents», 1991, p.67.

¹⁰ Lors d'une entrevue. Mona Latif-Ghattas déclarait au sujet de sa double appartenance : «Je suis Orient et Occident. Je n'écrirai jamais que Orient et Occident. Si je me nie, je n'existe plus ! Je suis double. J'ai une double destinée et une double vie. Je les ai totalement assumées, après beaucoup de temps (...). Maintenant, j'ai absolument deux origines. c'est une richesse merveilleuse ; c'est aussi une très grande responsabilité. Je le sens comme ça : il n'y a jamais de combat pour moi. Je devrais dire qu'il n'y a plus de combat ! Il y en eut, bien sûr, surtout dans les notions éthiques, entre les cultures, entre ces mémoires (...). Mais j'ai beaucoup travaillé sur moi, beaucoup écrit, pratiqué l'art qui aide aussi à évoluer. Je crois vraiment que je suis maintenant capable d'assumer mes deux origines et de rester bien droite !». Monique Grégoire. «Mona Latif-Ghattas : de l'exil à l'appartenance». *Nuit Blanche*, no 55, avril 1994, p.32.

convalescence Miami, l'une des trois plaques tournantes de l'exil haïtien avec Montréal et Port-au-Prince. Là-bas, «on ne peut pas devenir Américain. Les Haïtiens parlent leur langue, servent leurs dieux, chantent leur folklore et dansent leurs rythmes» (PA, p.124).

Conserver le souvenir de sa matrice, c'est donc se vouer au malheur, et l'oblitérer ne peut alors se faire que par le sacrifice de son identité culturelle. Sacrifice qu'aucun exilé n'est prêt à faire, ainsi que le confirment ces paroles de Yuan : «Je sais que je suis en train de vivre une métamorphose qui peut-être ne me mène nulle part. Ce n'est pas mauvais de vivre comme Nicolas. Seulement, je n'ai pas vécu en vain toutes ces années à Shanghai. Je suis marqué pour la vie» (LC, p.164). L'épistolier de Ying Chen se plaît ainsi à exprimer sa pensée «et à la chinoise et à l'américaine», à faire l'amour à sa nouvelle amante montréalaise tout en expédiant des missives enflammées à sa fiancée de Chine ; il correspond en tous points à la définition de Yannick Lahens, selon qui «être exilé, c'est précisément être d'ici et d'ailleurs, à la fois dedans et dehors»¹¹.

Le narrateur de Kokis deviendra à son tour un homme de nulle part, en suspens, à la fois sans prise sur le monde nouveau et sans attache véritable avec la vie d'autrefois, vacillant tel un pendule entre deux univers tout à fait opposés qui ne se joindront jamais : le Brésil torride, carnavalesque, aux couleurs de sang et de terre, et le Québec glacial, soporifique, aux couleurs blafardes et exsangues. Car il lui «a fallu trouver un truc pour continuer [son]

¹¹ Cité par Nicole Aas-Rouxparis, dans «Passages d'Émile Ollivier : dérive et diversité», *loc. cit.*, p.31.

voyage, comme le font les exilés. Une sorte de compromis entre le passé et le présent, quitte à lâcher le futur» (PM, p.364). Il tentera d'appivoiser cette antinomie, de dissimuler aux yeux des indigènes la faille qui l'habite et le maintient dans un quelconque néant :

Ce déraciné oscille ainsi entre deux temps, le sien et le réel, en arrière et en avant, sans pouvoir se fixer. (...) L'identité n'est plus en harmonie avec le monde palpable. Ses repères sont restés en arrière et lui tirent les pieds comme les fantômes d'autrefois. L'étranger ne peut pas toujours se détacher vers l'avenir, il reste souvent embourbé entre cette identité qui fut et la béance de devoir devenir autre (PM, p.357).

La Québécoise, dont le nom même témoigne d'une forte ambivalence, se retrouvera plus que tout autre peut-être, de par ses origines multiples, dans «le temps de l'entre-deux. Entre deux villes, entre deux langues (...). L'entre – les parenthèses qu'on appelle en yiddish les demi-lunes. À l'intérieur des demi-lunes. Dans les demi-lunes – écartèlement des cultures je suis à califourchon» (QC, p.63). Lorsqu'on lui demande d'où elle vient, qui elle est, elle rétorque : «Rien de plus simple voyons : une Juive ukrainienne de Paris installée à Montréal, donnant des cours dans des universités anglophones mais ayant appris l'espagnol au lycée à Paris» (QC, p.175). La narratrice superpose ainsi dans sa mémoire, tel un palimpseste, des signes de ses origines juives, de son enfance parisienne et de sa nouvelle réalité montréalaise.

À manipuler de la sorte et cumuler dans son esprit maintes traces, impressions, images sensorielles puisées de ses expériences passées et présentes, un désordre finit par s'installer où l'alternance entre les divers univers imaginaires devient confusion. «Tout se chevauche et se mêle» (QC,

p.134), l'on en vient à «confondre les lieux, les époques, les langues et les gens» (QC, p.68), des «bulles de souvenirs, pans de réminiscences mal situées arrivent en masse sans texture, un peu gris» (QC, p.15). Peu à peu, un cortège «d'images se met en branle, inlassablement, dans un fandango infernal» (PM, p.23) et provoque un tourbillon de pensées, de nostalgies qui brouille, fait éclater la mémoire, ou plutôt les mémoires du protagoniste.

Mettre de l'ordre au sein de cet amalgame de savoirs enchevêtrés et pourtant incompatibles, effectuer un rapprochement puis une fusion entre l'imaginaire de là-bas et l'imaginaire d'ici semble être une tâche impossible à réaliser. L'immigré usera toutefois d'un procédé apte à créer «une logique de la simultanéité, de la présence active du passé dans le présent»¹² : l'écriture.

UNE ÉCRITURE UNIFICATRICE

L'imaginaire migrant se donne alors comme essentiellement brouillé, écartelé entre des contradictions impossibles à résoudre. En fait, ce sont «les catégories même du proche et du lointain, du familier et de l'étranger, du semblable et du différent qui se trouvent confondues»¹³ ; ainsi que le rappelle André Karátson, le propre du déracinement, «c'est l'instabilité, la confusion, voire l'effacement des points de repères»¹⁴. L'expérience migratoire est en

¹² Sherry Simon. *Le Trafic des langues*, op. cit., p.143.

¹³ Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel*, op. cit., p.200.

¹⁴ André Karátson, *Déracinement et littérature*, Lille, Presses Universitaires de Lille III, 1982, p.38.

cela dynamique et contradictoire ; elle entretient un va-et-vient entre l'ici et l'ailleurs, entre le passé et le présent, entre la nostalgie et l'espérance, entre l'exclusion et l'inclusion, entre le moi et les autres. L'exil ne se limite donc plus à un rapport avec l'espace mais devient une expression de la division de l'être, du conflit entre réel et conscience.

L'état confusionnel dans lequel se trouve le déraciné déclenchera chez lui un désir de mise en forme, une tentative de reconfiguration des signes hétéroclites et disparates qui embrouillent de plus en plus sa pensée. Puisqu'il ne leur reste plus que les mots, l'écriture s'avérera être la stratégie réparatrice choisie par la plupart des protagonistes et deviendra «une manière de configurer le désordre, d'en assumer les déséquilibres, les anomalies (...) dans une visée symbolique unifiante»¹⁵. Le processus scriptuaire répondra à un besoin de liaison, servira à rassembler leurs mémoires morcelées et se fera le point de rencontre de l'ancien et du nouveau, le lieu d'interaction entre leurs deux cultures.

Un lieu donc, car nul n'écrit parce qu'il se sent à sa place mais plutôt parce qu'il se sent déplacé, et écrire, c'est se donner l'illusion de conquérir un territoire. Il est impossible pour l'allogène, énonce Régine Robin, «d'habiter complètement son nom propre ou sa propre identité, impossible de coïncider avec soi-même ou avec un quelconque fantasme d'unité, impossible peut-être même d'occuper une place de sujet autrement que dans l'écriture»¹⁶. L'écriture permettrait à l'exilé la création d'une territorialité imaginaire, la

¹⁵ Pierre Nepveu. *L'Écologie du réel*, op. cit., p.211.

¹⁶ Régine Robin. *Le Deuil de l'origine. Une langue en trop, la langue en moins*. Paris. Presses Universitaires de Vincennes, coll. «L'Imaginaire du texte», 1993, p.9.

création de ce que le psychanalyste britannique Donald Winnicott nomme un espace potentiel, c'est-à-dire un lieu psychique qui autorise la création d'un sentiment d'identité :

Cet espace potentiel est l'équivalent d'une enveloppe ou d'un derme psychique qui peut contrer le caractère menaçant de la réalité externe (...). Cet espace potentiel permet en somme de supporter – et de vivre – l'angoisse intolérable de la distance et de l'éloignement. L'écriture correspondrait alors à la réalisation de cet espace potentiel puisqu'elle laisse énoncer ce morcellement de l'identité. Vivre par procuration l'éclatement et la dissociation de l'identité qui correspondent à l'expérience de l'émigration ou de l'exil : tels seraient les motifs de cette écriture migrante¹⁷.

L'écriture deviendrait la nouvelle patrie de l'exilé dans la mesure où, avec les chances d'un retour sur soi, d'une connaissance, voire d'une création de soi, elle «fait naître une réalité qui est pour ainsi dire consubstantielle au déraciné, une sorte de matrice autonome qui lui permet de vivre sa vie dans son propre espace propre»¹⁸. Le recours à la fixité énonciative aiderait à contrecarrer l'angoisse de la perte, à rompre l'appréhension du vide territorial. Si l'apatride écrit, c'est aussi pour témoigner de cette perte ; s'il n'avait rien perdu, il n'écrirait rien et n'aurait pas besoin de chercher dans des pages désertes l'écho d'un pays :

L'écriture rend visible la perte, la castration symbolique, le manque. L'écriture [est] trajet, parcours, cette objectivation qui [vient] à tout instant rappeler qu'il y a de la perte, qu'on n'écrit jamais que dans cette perte (...), que l'acte d'écrire (...) est la tentative toujours recommencée de déjouer la perte, l'apprivoiser, la mettre à distance ; la tentative de suturer¹⁹.

¹⁷ Simon Harel, «La Parole orpheline de l'écrivain migrant», *op. cit.*, p.398.

¹⁸ André Karátson, *Déracinement et littérature*, *op. cit.*, p.37.

¹⁹ Régine Robin, *Le Deuil de l'origine. Une langue en trop, la langue en moins*, *op. cit.*, p.10. À propos de la fonction réparatrice et unificatrice de l'écriture, l'auteure algérienne Leïla Sebbar déclarait dans une lettre adressée à Nancy Huston : «Pour moi la fiction c'est la suture qui masque la blessure, l'écart

C'est ainsi dans le dessein de relater la perte de Mariam Nour et de son désert d'Anatolie que Fêve, le déraciné de Mona Latif-Ghattas, entamera le conte de son exil :

Elle se plut à imaginer la main tremblante du jeune homme saisissant la plume, une main froide et brûlante à la fois, la pressant maladroitement jusqu'à l'étouffer puis soudain la caressant doucement, nerveusement, fébrilement, et à nouveau la pressant comme s'il voulait induire dans son corps un fluide tragique, extraire (...) quelque vision qui avait envahi sa mémoire et qui s'y débattait furieusement (DCE, p.25).

Son conte désertique se tramera de la sorte, «sorti de la bouche d'un fou furieux d'impuissance» (DCE, p.79), élaboré dans l'urgence de la douleur pour «déterrifier ce qui, au fond blessé de son âme, s'était tapi sous le poids du silence» (DCE, p.11). Il souhaite se libérer de son passé, le décrire sans distorsion afin de le laisser recommencer comme si jamais encore il n'avait eu lieu, pour que sa misère ait valu la peine d'être vécue : «Simplement pour cela, je prends le risque en cette aube de nommer l'anonyme, de détourner à nouveau le cours de mon histoire, de me perdre à jamais dans la mêlée des souvenirs épinglés sous ma peau» (DCE, p.28). Cet homme est un conteur, c'est-à-dire un homme qui a peur de mourir avant d'avoir conté et ce, même si une fois le conte achevé, le conteur tente lui-même de ne plus y croire, de fuir les retombées de son récit pour survivre à l'écho des images : «Si quelqu'un a l'intention d'interrompre ce conte je vais perdre la voix» (DCE,

entre les deux rives. Je suis là, à la croisée, enfin serein, à ma place, en somme, puisque je suis une croisée qui écris dans une lignée, toujours la même, reliée à l'Histoire, à la mémoire, à l'identité (...). C'est dans la fiction que je me sens sujet libre et forte de la charge de l'exil. C'est là et seulement là que je me rassemble corps et âme et que je fais le pont entre les deux rives, en amont et en aval...Ailleurs, et dans un temps, un espace que je ne peux consacrer à écrire, je suis presque toujours mal, en risque permanent d'hystérie ou de mélancolie...de folie criminelle contre quiconque m'empêche d'exister en ce lieu unique, solitaire, sauvage». Leïla Sebbar, «Lettres parisiennes», *loc. cit.*, p.264-265.

p.130). Or, un agent de l'immigration viendra rompre la narration et briser l'aire du conte en expulsant le réfugié clandestin du Canada ; sa compagne Madeleine, désemparée, retournera dans sa réserve amérindienne, reprendra le nom de Manitakawa et récitera à son tour des «contes, beaux et cruels, des multicontes de l'exil» (DCE, p.168).

L'écriture, ce processus de remémoration, permettrait de dire alors avec acuité la passéité de manière à lui attribuer une existence quasi-réelle et aurait parallèlement comme tâche de réaliser un certain travail de deuil. Le texte migrant se rapprocherait en ce sens du «roman mémoriel» défini par Régine Robin : «Nous parlerons analogiquement de roman mémoriel par lequel un individu (...) pense son passé en le modifiant, le déplaçant, le déformant (...) ou, au contraire, luttant pour l'exactitude factuelle, pour la restitution de l'événement ou sa résurrection»²⁰. Le déraciné est ainsi souvent hanté par l'originel et l'authentique mais doit en même temps constater que d'une certaine manière cette hantise est sans objet, puisque comme l'explique Salman Rushdie, celui qui écrit souffre de ce qui n'existe plus ou se souvient – croit se souvenir – de ce vers quoi il ne pourra plus revenir :

Il se peut que les (...) émigrés ou expatriés soient hantés par un sentiment de perte, par la nécessité de reconquérir un passé, de se retourner vers lui, même au risque d'être transformés en statue de sel. Mais si nous nous retournons, nous devons savoir (...) que notre éloignement physique (...) signifie presque inévitablement que nous ne serons plus capables de reconquérir précisément ce qui a été perdu, qu'en bref, nous créerons des fictions, non pas des villes ou des villages réels, mais des patries imaginaires, invisibles²¹.

²⁰ Régine Robin. *Le Roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*. Longueuil. Les Éditions du Préambule. coll. «L'Univers des discours», 1989. p.48.

²¹ Salman Rushdie. *Patries imaginaires*. Paris. Christian Bourgois éditeur. 1991. p.20.

L'allogène qui a recours au processus scriptuaire dans l'ambition un peu proustienne d'ouvrir les portes du temps perdu afin que le passé réapparaisse dans son état originel, sans avoir été modifié par les distorsions de la mémoire, s'aperçoit assez promptement qu'il écrit en réalité un roman de la mémoire et sur la mémoire. Sa vision est nécessairement fragmentaire et il ne peut retrouver son monde que dans des miroirs brisés dont certains fragments ont été irrémédiablement perdus. En outre, tant que son regard reste rivé à l'origine, l'exilé «est un orphelin que dévore son amour pour une mère perdue»²² ; il est primordial que la parole mémorielle, une fois libérée du silence, ne devienne pas «l'idéalisation d'un passé-antiquaire (...) dans le fétichisme de la différence»²³ mais plutôt une tension permanente et féconde entre le passé et le présent. À trop vouloir jeter un regard derrière soi, l'on risque de vouer son présent à une pétrification stérile et, ainsi que l'affirme Nietzsche dans ses *Considérations intempestives*, nuire au processus créateur :

Un homme qui veut conserver et vénérer le passé, (...) qui jette un regard frileux et aimant vers les origines, vers le monde où il a grandi (...) s'acquitte en quelque sorte de sa dette de reconnaissance envers le passé. Mais attention à (...) une piété trop grande. Si l'homme se livre à cette curiosité nostalgique et quasiment religieuse et sombre ainsi dans le culte des morts, alors il étouffe, le passé l'alourdit. Cette pesanteur du passé l'empêche justement de créer²⁴.

C'est ce qui arrivera précisément à Normand Malavy, le protagoniste d'Émile Ollivier, pour qui le souvenir du pays natal est une présence de tous

²² Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, op. cit., p.46.

²³ Nicole Lapierre, *Le Silence de la mémoire. À la recherche des Juifs de Plock*, Paris, Plon, 1989, p.275.

²⁴ Frédéric Nietzsche, *Les Considérations intempestives*, cité par Alain Finkielkraut, in «Âge de l'idéologie, âge des cultures», *Mémoire et Histoire*, Paris, Denoël, 1986, p.110.

les instants, une rémanence obsédante, pesante, un envoûtement dont il est difficile de se détacher. Il a figé Port-au-Prince, sa ville natale, dans le temps et dans sa mémoire, et plusieurs images d'épouvante l'habitent, reviennent sous différentes formes hanter inexorablement son sommeil. Cette obsession du retour au pays d'origine, Malavy la distille, la déverse dans l'écriture²⁵ d'articles consacrés à la vie politique haïtienne :

Normand passait son temps, s'échinait, se dépensait à créer des revues : *Semences, Jonction, Poteaux*. Des fois, elles ne franchissaient pas le cap de deux ou trois numéros, mais il recommençait (...). La revue lui semblait plus vitale que l'air qu'il respirait. Normand et ses compagnons se repaissaient de procès à huit (sic) clos, d'assassinats, de purges, d'exactions, de fraudes : un ersatz de l'impossible oubli...(PA, p.58-59).

La remémoration sert pour l'essentiel à garder les plaies du passé vives, à entretenir la mélancolie, le sentiment de deuil pour tous les amis morts sous la répression duvaliériste agrémenté de celui de la honte de sa propre survie. Dans le but d'atténuer davantage la culpabilité qui le ronge, Normand désirera devenir «archiviste de la mémoire collective» (PA, p.144) et n'arrêtera «pas de répéter qu'il écrirait un livre sur ce passé, qu'il composerait un récit à partir de ce qu'il avait vu, appris et désappris» (PA, p.144). Son projet ne verra cependant jamais le jour : Malavy mourra à Miami, alors qu'il était parti pour se rapprocher de la tempête qui secouait Haïti suite à la chute de la dictature. Le magnétisme de son passé l'aura ainsi fait bifurquer de sa trajectoire et emprunter la seconde voie du passage

²⁵ Dans la postface de *La Québécoise*, Régine Robin affirme : «L'émigrant est aux prises avec son pays d'origine. Il lui faut faire un certain travail du deuil, ou un réaménagement mémoriel. Ce travail n'est pas simple et c'est souvent pour cela que l'on se met à écrire. Pour se supporter ailleurs, pour creuser en soi une nouvelle altérité, pour domestiquer la nostalgie et mettre à distance l'inquiétante étrangeté du dedans-dehors». Régine Robin, *La Québécoise, op. cit.*, p.209.

migratoire, celle qui est sans issue et qui mène inéluctablement à une mort symbolique ou réelle.

Le projet littéraire de la Québécoise connaîtra malencontreusement le même sort : plusieurs histoires seront amorcées par la narratrice sans qu'aucune toutefois ne soit achevée ou menée à terme. Pourtant, son «désir d'écriture» est tel qu'elle ne peut se détacher de son carnet de notes lors de ses déambulations dans la ville : «Elle y remplirait des pages de poésie en yiddish au fil de l'inspiration – tantôt c'est un mot, une assonance qui s'imposerait brutalement, tantôt c'est une image qui prendrait corps, une analogie, une comparaison, tantôt c'est tout un passage qui arriverait comme ça» (QC, p.62). L'héroïne désire s'alléger du poids des millions de morts qui l'étouffe, souhaite utiliser le processus scriptuaire comme exutoire – puisque «tout récit cache un cadavre» (QC, p.140) – dans l'espoir de faire taire les victimes juives qui encombrant son esprit. Elle commencera par conséquent un «roman impossible» sur Sabbatai Zevi, une sorte de réflexion métaphorique sur l'Histoire, mais cette œuvre consacrée aux faux messies de l'Histoire juive restera à l'état d'ébauche.

Plusieurs interrogations ralentissent et viennent entraver son écriture : «Pourquoi ces mots sans suite, dans leur blessure même, étalés, nus, maladroits. Les mots défaits de l'étranger, les cantilènes archaïques de l'ailleurs» (QC, p.64) ; «Pour qui écrire ? Et dans quelle langue ? Les hassidim d'Outremont parlent yiddish, mais qu'est-ce que j'ai de commun avec eux en dehors du travail des mots et de la mémoire ?» (QC, p.204-205).

Cette problématique de la posture énonciative, tout scripteur migrant y est inexorablement confronté un jour, éminemment celui qui échoue en terre québécoise où règne un bilinguisme devenu l'objet de multiples débats sociaux. Si la langue fait tellement problème au créateur, «c'est qu'elle ne constitue pas un outil neutre qu'il suffirait d'utiliser selon les aléas et les caprices de la volonté créatrice. La langue est déjà là, déjà investie par tout un contexte social, politique, culturel, économique»²⁶.

L'immigrant est souvent assujéti à une diglossie et le choix d'une langue d'écriture s'avère être lourd de conséquences et d'implications²⁷. Écrire dans l'idiome apporté avec soi dans l'immigration signifie ainsi limiter son lectorat, le restreindre à sa communauté ethnique tout en conservant parfois l'espoir nostalgique d'atteindre les habitants du lieu d'origine²⁸. Emprunter l'anglais, c'est au contraire opter pour la langue du pouvoir socio-économique, celle qui ouvre toutes les portes et permet l'accès à un large auditoire. Enfin, rédiger en français au Québec équivaut à bannir sa langue maternelle pour la substituer à une autre langue identitaire, tout aussi fragile

²⁶ Pierre Bertrand, «La Langue et l'écriture», *Vice versa*, no 28, mars-avril 1990, p.51.

²⁷ Le drame linguistique de l'exilé est en ce sens proche de celui du colonisé. En effet, comme l'explique Albert Memmi, le «déchirement essentiel du colonisé se trouve particulièrement exprimé et symbolisé dans le bilinguisme colonial» étant donné que «les deux univers symbolisés, portés par les deux langues, sont en conflit». Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, Paris, Payot, 1966, p.135-136. L'adoption par les écrivains colonisés de la langue du colonisateur ou encore leur fidélité à la langue d'origine se trouve alors à être une décision d'une grande importance parce que synonyme d'engagement social. Au cours des années soixante, le milieu littéraire québécois connut un semblable débat – quoique d'une moins grande portée – qui opposa les tenants d'un français académique, normatif et international aux défenseurs d'une langue plus québécoise, d'un jolai qui était, selon entre autres les collaborateurs du mouvement Parti pris, beaucoup plus près du peuple.

²⁸ Simon Harel affirme que l'utilisation de la langue maternelle, si elle permet généralement au sujet de reprendre forme, de reprendre vie en pays étranger, peut aussi devenir persécutrice. «vestige à rejeter pour le sujet qui veut refaire sa vie suite à la rupture traumatique que représente l'émigration. Elle devient synonyme d'ethnicité et de discours à usage restreint». Simon Harel, «L'Exil dans la langue maternelle : l'expérience du bannissement», *loc. cit.*, p.30.

et incertaine parce que minoritaire au sein du continent, du pays même d'adoption. Dans tous les cas, ce choix linguistique suppose «une modification de la posture du sujet énonciateur, une remise en question fondamentale de son identité»²⁹ qui a par ailleurs «de nombreuses conséquences quant à la constitution de l'œuvre car la nouvelle langue choisie et investie sera l'équivalent d'une matrice qu'il faut désormais habiter»³⁰.

Selon Régine Robin, le problème de la langue est infiniment plus conflictuel pour le scripteur juif, du fait qu'il débouche sur une interrogation supplémentaire : «Quelle est la langue de l'écrivain juif ? Quelle est sa langue maternelle ? Ou quelle est la langue qui pour lui a statut de langue maternelle ?»³¹. La Québécoise, qui se demandait incidemment quel idiome emprunter pour l'écriture de son œuvre, cessera bientôt ses questionnements devenus inutiles. Elle s'apercevra en effet qu'il n'y a «pas de métaphore pour signifier Auschwitz, pas de genre, pas d'écriture (...). Rien qui puisse dire l'horreur et l'impossibilité de vivre après. Le lieu entre le langage et l'Histoire s'est rompu. Les mots manquent» (QC, p.141).

Elle comprendra que les nostalgies ne se laissent pas apprivoiser, qu'on ne peut les décomposer : «Aucune figuration à l'exil. Irreprésentable. Sans présent, sans passé. Simplement des lointains un peu flous, des bouts, des traces, des fragments» (QC, p.15). Envahie par son passé, la Québécoise empruntera à l'égal de Normand Malavy la voie du passage migratoire qui

²⁹ *Ibid.*, p.23.

³⁰ *Ibid.*, p.24.

³¹ Régine Robin, *L'Amour du yiddish : écriture juive et sentiment de la langue*, op. cit., p.11.

mène à l'enfermement : elle quittera Montréal pour retrouver le Paris de son enfance, épuisée, morcelée, incapable de supporter davantage sa condition d'exilée, et se réfugiera dans le silence :

Québécoite. Tu ne parleras pas. La voix muette, scellée. Petite, humble, cassée, la parole immigrante, écorce de bouleau et samovar, comme une berceuse lointaine à la fois plaintive et tenace, envahissante et monotone, lancinante, têtue. Elle déraille, dérouté, détone. Elle perd la boule, le nord. Elle perd ses mots. Mémoire fêlée, mémoire fendue, les articulations sont foutues. Il n'y aura pas de récit, pas de début, pas de milieu, pas de fin, pas d'histoire (QC, p.88).

L'émigré du *Pavillon des miroirs* poursuivra de son côté une quête identique ; il s'efforcera de dompter les images du passé qui le tourmentent et viennent troubler sa quiétude, et cherchera à museler les cadavres de son enfance par le biais du processus créateur : «Ces spectres, cette légion de personnages vibrants de lumière m'assaillent à tout instant pour exiger réparation (...). Tout ça et des milliers d'autres images se mettent en branle dès que je ferme les yeux, inlassablement» (PM, p.23). La peinture sera cette fois le médium privilégié ; quoique de nature différente, elle remplira ici le même rôle que l'écriture, soit de disséquer les réminiscences afin de les exorciser, de fixer sur papier, sur toile ce qui est autrement insaisissable par la pensée : «C'est un langage qui se manifeste pour mettre de l'ordre. J'avais voulu voir pour ne pas sombrer, alors je dessine et je peins pour ne pas me noyer» (PM, p.365). Il se mettra à l'écoute exclusive de ses images, s'abandonnant à leur charme dans l'espoir de retrouver quelque chose de palpable, car c'est «pour retrouver la vie», pour contrer «cette impression de déracinement» qu'il a amorcé ce travail d'accumulation d'images peintes.

Dès lors où il constatera que «les images ne se taisent pas ; [qu'elles] refusent de glisser en arrière, comme une sorte de mauvaise conscience interpellant le présent» (PM, p.24), le peintre comprendra que cet anamnèse n'était en fait qu'un prétexte à la recherche de sa propre image et que toutes ces anamorphoses, ces souvenirs déformés par la mémoire ne formaient ni plus ni moins que le tissu de son identité :

C'est moi-même que je cherchais à travers tous ces moments du passé, pour savoir qui je suis, d'où je viens. Maintenant je sais : je viens de loin, de nulle part. Je ne suis rien d'autre que le contenant d'un contenu de souvenirs, la forme qu'ils prennent en s'agençant en récit. Sans eux, je suis vide et sans volume (PM, p.367).

Puisque les cicatrices de la mémoire sont indélébiles, l'exilé sera toujours en exil, toujours en train de marchander entre le passé et le présent ; éternel mélancolique, il ne pourra secouer la totalité de la poussière qui traîne sous ses sandales. L'exil n'a alors plus rien d'une expérience euphorisante ; il devient plutôt le lieu ouvert de multiples impasses intérieures où seuls certains processus créateurs offrent la possibilité de recréer une patrie imaginaire, et par le fait même permettent de lénifier les traumatismes occasionnés par le déracinement. L'identité de l'heimatlos s'élaborera ainsi dans un entre-deux souvent inconfortable, mais riche de possibilités dialectiques.

CONCLUSION

L'écriture semble ainsi être le seul lieu capable d'enraciner l'identité mouvante de l'apatride, l'unique point d'ancrage apte à suspendre momentanément son errance, sa dérive migratoire. La constitution labile et fragmentaire de la ville d'accueil, la coalescence friable de ses quartiers entraveront toujours l'inscription topique du sujet qui désire s'appropriier les lieux. L'imaginaire urbain est fluctuant, malléable et selon les aléas du parcours de chacun, la cité peut devenir alternativement Port-au-Prince, Shanghai, Paris, Rio ou même un désert d'Anatolie. Le rôle de catalyseur attribué à Montréal en fait par conséquent le lieu d'expression privilégié du souvenir, et le fait de favoriser de la sorte l'éclosion de transplants étrangers, de rendre possible le surgissement, l'insinuation de la mémoire confine le déraciné à une certaine schizophrénie. L'acte d'écrire permet alors à l'allogène de tendre vers une certaine unicité plus viable en atténuant la perpétuelle dualité qui oppose son passé et son présent, en ordonnant les réminiscences éparpillées qui accaparent sans cesse son esprit. Cette reconfiguration l'aidera à se retrouver, ou plutôt à se recréer, puisque toute création est une recréation de soi.

Le processus scriptuaire peut également être perçu par l'immigré, à l'exemple de la Québécoise, comme un véritable décrypteur de signes et de symboles, comme un instrument susceptible de percer le mystère des codes

autochtones pour en venir à investir la culture de la communauté d'adoption, et par le fait même contrer son inquiétante étrangeté. Écrire détiendrait du même coup le pouvoir de saisir Montréal dans sa globalité, telle une ville imaginaire que l'on ne peut faire exister que par les mots.

Dans une visée similaire, l'immigré aura fréquemment recours au processus scriptuaire pour ressusciter dans l'écrit, récupérer et réinventer sa ville natale. En écrivant, énonce le poète et essayiste Mario Goloboff, «l'illusion de la conquête d'un territoire devient présente, le territoire lui-même devient présent ; tout ce qui était avec soi dans le lieu primitif est récupéré, tout ce qui était loin retourne à sa place, et celui qui était absent retourne à son giron»¹. Le scripteur retrouve alors par le biais du texte l'attachement entêté du paysan à sa terre ; car la violence de l'exil est avant tout la perte d'un espace, perte qui se manifeste par l'irruption quasi obsessionnelle du passé dans les écrits. Si le passé est «un pays d'où nous avons tous émigré, que sa perte fait partie de notre humanité commune»², le fait que le présent de l'exilé se situe dans un lieu différent de son passé lui rend cette perte plus sensible. Souvent, lorsque l'apatride pense à l'avenir, c'est le passé – un passé ré-inventé – qui apparaît devant ses yeux. La nature partielle de ses souvenirs, le caractère épars de ses débris mémoriels font en sorte de les rendre pour lui encore plus inestimables, plus symboliques. L'incorporation impossible de la matrice suscite dès lors une énonciation dont la fonction – analogue à la nostalgie – se résume à recréer l'objet perdu.

¹ Mario Goloboff. «Paroles d'exil». *Magazine littéraire*, no 221, juillet-août 1985, p.45.

² Salman Rushdie. *Patries imaginaires*, op. cit., p.22.

L'expérience de l'écriture, à l'instar de toute expérience créatrice, s'avère encore une fois être intimement liée à celle de l'exil. Innombrables en effet sont les oeuvres romanesques, picturales ou musicales élaborées dans la transhumance, comme s'il fallait que l'écrivain, l'artiste soit par nature un être déplacé, exclu, coupé de sa langue natale. Il est vrai que l'arrachement, la prise de distance et la solitude sont propices à la création, ce «travail complexe d'élaboration qui se constitue à partir de la perception d'une absence»³. Par rapport au pays d'origine, explique l'auteur Juan Jose Saer, l'étranger est une espèce de limbe, une sorte d'observatoire aussi, et il est évident «qu'après un certain temps, l'écrivain exilé flotte entre deux mondes et que son inscription dans les deux est fragmentaire ou intermittente. Si la complexité de la situation ne le paralyse pas, cette vie double peut être enrichissante»⁴. L'exil est donc déchirement, source de malheur mais aussi don pour l'écriture, source de richesse pour celui qui sait exploiter ce dualisme, ce paradoxe ; Kafka et Joyce ont su nous démontrer à quel point la transhumance peut enrichir la maturation d'une œuvre. Salman Rushdie rejoint cette pensée lorsqu'il affirme à propos des exilés :

Notre identité est à la fois plurielle et partielle. Parfois nous avons l'impression d'être à cheval sur deux cultures ; et parfois d'être assis entre deux chaises. Mais même si ce terrain est ambigu et mouvant, ce n'est pas un territoire inculte pour un écrivain. Si la littérature consiste en partie à trouver de nouveaux angles pour pénétrer la réalité, alors, une nouvelle fois, notre éloignement, notre grande perspective géographique peut nous fournir de tels angles⁵.

³ Simon Harel. «L'exil dans la langue maternelle : l'expérience du bannissement». *loc. cit.*, p.26.

⁴ Juan Jose Saer. «Paroles d'exil». *loc. cit.*, p.47.

⁵ Salman Rushdie. *Patries imaginaires*, *op. cit.*, p.26.

Ce territoire fertile – quoique ambigu et mouvant – se trouve à être celui des écrivains néo-québécois, des Ying Chen, Sergio Kokis, Régine Robin, Émile Ollivier, Mona Latif-Ghattas, mais aussi des Stanley Péan, Marilú Mallet, Antonio d'Alfonso, Anthony Phelps et Nadine Ltaif⁶. Installés au Québec depuis quelques années ou parfois même quelques décennies, ils ont choisi de joindre ceux qui tirent avantage de leur déracinement, ont préféré mettre à profit leur condition d'exilé en exploitant l'ambivalence de leur situation. Par cette résolution, ils ont contribué à l'essor et au déploiement d'une littérature nouvelle et originale, une littérature à laquelle l'appareil critique a tour à tour attribué les dénominations d'ethnique, pluriethnique, immigrante, migrante, minoritaire, mineure, transculturelle, métisse.

Cette prolifération des termes «n'est que l'un des indices de la mouvance conceptuelle dans laquelle nous nous trouvons, indice positif de l'insatisfaction critique devant des critères purement sociologiques»⁷. C'est qu'il y a un réel danger à traiter et étudier les écrits des auteurs venus d'ailleurs comme un corpus particulier : risque de ghettoïsation, de folklorisation, du pittoresque. Lucie Lequin estime qu'il serait souhaitable ce faisant de ne pas accorder à ces oeuvres un statut spécifique ou marginal permanent : «Si dans un premier temps un tel classement s'impose, celui-ci doit par la suite disparaître, car le maintenir serait accepter que se perpétue

⁶ Pour une liste quasi exhaustive des auteurs néo-québécois, consulter le répertoire de Denise Helly et Anne Vassal. *Romanciers immigrés : biographies et oeuvres publiées au Québec entre 1970 et 1990*. Montréal. CIADEST/IQRC. 1993. 122 p.

⁷ Sherry Simon. «L'«Autre» littérature nationale». *op. cit.*, p.94.

cette vision traditionnelle et dépassée du Québec selon laquelle le centre composé de «francophones de souche» est un et indivis»⁸.

Il est d'autant plus vain de marginaliser le corpus migrant qu'il partage un grand nombre d'affinités avec la littérature dite «légitime», et pourrait en conséquence s'y inscrire plutôt aisément. Deux faits majeurs justifieraient selon Pierre Nepveu la réalisation d'une telle convergence :

Le premier tient au fait que l'imaginaire québécois lui-même s'est largement défini, depuis les années soixante, sous le signe de l'exil (psychique, fictif), du manque, du pays absent et inachevé et, du milieu de cette négativité, s'est constitué en imaginaire migrant, pluriel, souvent cosmopolite. (...) Le deuxième fait important qui caractérise l'écriture migrante des années quatre-vingt, c'est sa coïncidence avec tout un mouvement pour lequel, justement, le métissage, l'hybridation, le pluriel, le déracinement sont des modes privilégiés, comme, sur le plan formel, le retour du narratif, des références autobiographiques, de la représentation⁹.

Les questions abordées par les auteurs néo-québécois quant à l'éclatement et la constitution aléatoire de l'identité en milieu urbain recourent étonnamment les préoccupations de nombreux romanciers montréalais comme Nicole Brossard, Pauline Harvey ou Yolande Villemaire. Il serait intéressant à cet égard d'examiner à quel degré la production littéraire des communautés culturelles a pu – entre autres par son élaboration d'un nouveau rapport à l'ici et son travail sur les langues et la ségrégation des espaces – influencer les écrivains québécois «de souche».

⁸ Lucie Lequin. «Sous le signe de la pluralité : l'écriture des femmes migrantes au Québec», *loc. cit.*, p.52-53.

⁹ Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel*, *op. cit.*, p.200-201.

Il serait par ailleurs pertinent d'évaluer le rôle de la création dans le processus d'intégration de l'immigrant ; ainsi, à quel point la production d'oeuvres littéraires, picturales ou musicales peut-elle accélérer l'insertion de l'étranger dans sa communauté d'accueil ? L'art peut-il être considéré comme une voie menant à l'acceptation de soi ? La place qu'occupent actuellement au sein de la société québécoise les quelques auteurs migrants étudiés au cours de cette étude nous incite à répondre par l'affirmative. En effet, la médiatisation entourant la parution de leurs oeuvres a fait en sorte de les exposer au regard des autochtones, de les élever – parfois contre leur gré – au rang de personnalités publiques. Créer les a expulsés de leur obscurité, a soudainement révélé leur existence. Le fait de contribuer à l'enrichissement de la culture nationale, d'appartenir à son institution littéraire a transformé de surcroît leur inquiétante étrangeté en un exotisme attrayant et a commué leur singularité en une originalité devenue salubre puisque profitable à la collectivité. Ainsi que l'affirme Naïm Kattan, cet apport nouveau de l'écrivain expatrié favorise son incorporation dans la cité :

Si l'écrivain ne s'enferme pas dans la sécurité illusoire de la différence, il se met à jeter un regard candide et neuf sur la nouvelle société. Cela lui permettra de faire son entrée dans une société autre à ses propres conditions. Il n'est plus accueilli comme une curiosité, relégué à la marginalité, mais comme un observateur intéressé qui ne se contente pas de juger de l'extérieur mais qui tente, par sa propre description de l'humanité qui l'entoure, d'en faire partie, de participer à ses joies et à ses misères¹⁰.

Le créateur exilé possède une distance que les hôtes n'ont pas et qui aiguise son regard critique ; il peut donc profiter de cet intervalle qui le sépare

¹⁰ Naïm Kattan. «Création et déplacement». *loc. cit.*, p.44.

des autres – en proie aux ornières de la monovalence – pour nous révéler, tel un miroir¹¹. Or, ce jugement porté sur nous provoquera parfois ce que Robert Berrouët-Oriol nomme «l'effet d'exil»¹², c'est-à-dire la mise en quarantaine des pratiques textuelles migrantes dans le milieu de l'édition littéraire québécoise, et expliquerait subséquemment la difficile réception de certains écrits migrants auprès du lectorat québécois. Comme le remarque Madeleine Gagnon, «supporter sur soi le regard lucide de l'autre n'est (...) pas facile, surtout quand cet autre nous dévoile une image déformée, fragmentée, faite de pièces éparses, lambeaux historiques et morcellements culturels»¹³.

Chose certaine, les auteurs des communautés culturelles ont su ébranler les frontières de l'espace culturel québécois et ont contribué à élargir le concept même de québécoisité ; dorénavant, «ce n'est plus par l'identité que le Québec se définira, mais par la différence»¹⁴. Cet apport des immigrants dans la transformation de la société québécoise, l'héroïne de Régine Robin l'a également constaté au terme de son passage à Montréal :

Tout doucement, sans rien dire, sans se le formuler clairement, ils sentiraient les choses changer autour d'eux. Le Québec tout doucement s'en irait vers une société plurielle sans qu'il n'y paraisse. Témoins de cette métamorphose inconsciente, ils en seraient aussi les obscurs et anonymes artisans (QC, p.201-202).

Par leurs écrits, les auteurs néo-québécois ont eux aussi participé à la constitution de cette société plurielle ; non pas en tant qu'obscurs et

¹¹ Depuis le début des années quatre-vingt, un bon nombre de romanciers québécois ont fait transhumer leurs personnages afin qu'ils aient ce regard extérieur, ce recul nécessaire leur permettant d'aborder et juger la société québécoise sous un angle différent.

¹² Robert Berrouët-Oriol. «L'Effet d'exil», *Vice Versa*, no 17, décembre 1986-janvier 1987, p.20-21.

¹³ Madeleine Gagnon, «Histoire-fiction», *loc. cit.*, p.151.

¹⁴ Pierre Bertrand, «Le Québec multiethnique», *loc. cit.*, p.70.

anonymes artisans, mais en tant qu'artistes de plus en plus reconnus et estimés. Ainsi que le souhaite ardemment Nadine Ltaif, reste maintenant à reconnaître l'apport de ces créateurs non plus selon leurs origines, mais selon leurs qualités d'écriture.

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS PRIMAIRE

CHEN, Ying, *Les Lettres chinoises*, Montréal, Leméac, 1993, 171 p.

KOKIS, Sergio, *Le Pavillon des miroirs*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Romanichels», 1994, 367 p.

LATIF-GHATTAS, Mona, *Le Double conte de l'exil*, Montréal, Boréal, 1990, 171 p.

OLLIVIER, Émile, *Passages*, Montréal, Éditions de L'Hexagone, coll. «Fictions», 1991, 171 p.

ROBIN, Régine, *La Québécoise*, Montréal, Typo, 1993, 224 p.

CORPUS SECONDAIRE

A. ARTICLES DE PÉRIODIQUES ET CHAPITRES DE LIVRES

AAS-ROUXPARIS, Nicole, «*Passages* d'Émile Ollivier : Dérive et diversité», *Québec Studies*, no 15, 1992/93, p.31-39.

ARBOUR, Rose-Marie, «Identités, arts : la traversée des regards», *Possibles*, vol. 17, no 2, printemps 1993, p.30-38.

BARTHES, Roland, «L'Ancienne rhétorique», *Communication*, 16, Paris, Éditions du Seuil, 1970, p.172-229.

BEAUDOIN, Réjean, «Le Même et l'Autre», *Le Roman québécois*, Montréal, Boréal, 1991, p.68-85.

- BEAUDOIN, Réjean, «Nous autres, eux autres et l'autre rive», *Liberté*, 216, no 6, vol. 36, décembre 1994, p.128-139.
- BERROUËT-ORIOU, Robert, «L'Effet d'exil», *Vice Versa*, 17, décembre 1986-janvier 1987, p.20-21.
- BERROUËT-ORIOU, Robert, FOURNIER, Robert, «L'Émergence des écritures migrantes et métisses au Québec», *Québec Studies*, no 14, 1992, p.7-22.
- BERTRAND, Pierre, «Transmigrations», *Vice Versa*, no 16, octobre-novembre 1986, p.29.
- BERTRAND, Pierre, «Le Québec multiethnique», *Possibles*, 12/3, été 1988, p.67-74.
- BERTRAND, Pierre, «La Langue et l'écriture», *Vice Versa*, no 28, mars-avril 1990, p.50-52.
- BERTRAND, Pierre, «La Fiction comme exil», *Exil et fiction*, Montréal, Humanitas/Nouvelle Optique, 1992, p.39-57.
- BORDELEAU, Francine, «Sergio Kokis : le carnaval des morts», *Lettres québécoises*, no 80, hiver 1995, p.10-12.
- CAUCCI, Frank, «Topoi de la transculture dans l'imaginaire italo-québécois», *Québec Studies*, no 15, 1992/1993, p.41-49.
- CHASSAY, Jean-François, «Contradictions d'une ville», *L'Âge de la prose. Romans et récits québécois des années quatre-vingt*, Montréal/Rome, VLB/Bulzoni, 1992, p.29-41.
- CIORAN, Émil-Michel, «Avantages de l'exil», *La Tentation d'exister*, Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1986, p.63-68.
- COUILLARD, Marie, «Une parole qui dérange : La Québécoise de Régine Robin», *Lettres québécoises*, no 31, automne 1983, p.26-27.

- DUGAS, Benoît, «Haïti : de l'exil à l'oubli. *Passages* d'Émile Ollivier», *Spirale*, no 109, octobre 1991, p.14.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, «Nostalgie des origines», *Moebius*, no 29, 1986, p.114.
- FINKIELKRAUT, Alain, «Âge de l'idéologie, âge des cultures», *Mémoire et Histoire*, Paris, Denoël, 1986, p.109-120.
- FRÉDÉRIC, Madeleine, «L'Écriture mutante dans *La Québécoise* de Régine Robin», *Voix et Images*, 48, printemps 1991, p.493-502.
- GAGNON, Madeleine, «Histoire-fiction», *Possibles*, 8, no 1, 1983, p.149-159.
- GRÉGOIRE, Monique, «Mona Latif-Ghattas : de l'exil à l'appartenance», *Nuit Blanche*, no 55, avril 1994, p.30-34.
- HALL, Stuart, «Culture, Community, Nation», *Cultural Studies*, 7, no 3, 1993, p.382.
- HAREL, Simon, «L'Exil dans la langue maternelle : l'expérience du bannissement», *Québec Studies*, no 14, printemps-été 1992, p. 23-30.
- HAREL, Simon, «La Parole orpheline de l'écrivain migrant», dans Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (dir.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p.373-418.
- HAREL, Simon, «Montréal : une «parole» abandonnée. Gérard Étienne et Régine Robin», dans Benoît Melançon et Pierre Popovic (dir.), *Montréal. 1642-1992. Le Grand passage*, Montréal, XYZ, coll. «Théorie et littérature», 1994, p.155-165.
- HAREL, Simon, «Les Lieux de la citoyenneté», *Développement et rayonnement de la littérature québécoise*, Québec, Nuit Blanche éditeur, coll. «Littérature(s)», 1994, p.75-87.
- HUSTON, Nancy, SEBBAR, Leïla, «Lettres parisiennes», *Communications*, Seuil, no 43, 1986, p.249-265.

- JACQUARD, Albert, PONTALIS, J.-B., «Entretien : une tête qui ne revient pas», in *Le Genre humain*, 11, Bruxelles, Éditions Complexe, 1984, p.15-28.
- JARQUE, Alexandra, «Une mission laborieuse : les revues interculturelles», *Possibles*, no 2, vol. 17, printemps 1993, p.47-56.
- KATTAN, Naïm, «Création et déplacement», *Possibles*, 17, no 2, printemps 1993, p.39-46.
- «La Littérature et l'exil», *Magazine littéraire*, no 221, juillet-août 1985, p.14-65.
- LAMORE, Jean, «Transculturation : naissance d'un mot», *Vice Versa*, no 21, novembre 1987, p.18-19.
- LEQUIN, Lucie, «L'Épreuve de l'exil et la traversée des frontières : Des voix de femmes», *Québec Studies*, 14, printemps-été 1992, p.31-39.
- LEQUIN, Lucie, VERTHUY, Maïr, «Sous le signe de la pluralité : l'écriture des femmes migrantes au Québec», *Tessera*, 12, été 1992, p.51-59.
- LEQUIN, Lucie, VERTHUY, Maïr, «L'Écriture des femmes migrantes au Québec», dans Claude Duchet et Stéphane Vachon (dir.), *La Recherche littéraire. Objets et méthodes*, Montréal, XYZ, coll. «Théorie et littérature», 1993, p.343-350.
- L'HÉRAULT, Pierre, «Pour une cartographie de l'hétérogène : dérives identitaires des années 1980», *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Études et documents», 1991, p.53-114.
- LTAIF, Nadine, «Les Langues de l'écriture», *Développement et rayonnement de la littérature québécoise*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, coll. «Littérature(s)», 1994, p.89-90.
- MARCOTTE, Gilles, «La Tentation de la Main», *Montréal, mégapole littéraire : actes du séminaire de Bruxelles*, Bruxelles, septembre-décembre 1991, p.83-98.

- MÉDAM, Alain, «Ethnos et polis. À propos du cosmopolitisme montréalais», *Revue internationale d'action communautaire*, 21/61, printemps 1989, p.137-149.
- MÉDAM, Alain, «À Montréal et par-delà, passages, passants et passations», dans Benoît Melançon et Pierre Popovic (dir.), *Montréal 1642-1992. Le Grand passage*, Montréal, XYZ, coll. «Théorie et littérature», 1994, p.91-106.
- MELANÇON, Benoît, «La Littérature montréalaise et les ghettos», *Voix et Images*, 48, printemps 1991, p.482-492.
- MIRON, Gaston, «De la langue», *L'Homme rapaillé*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1994, p.193-225.
- NEPVEU, Pierre, «Qu'est-ce que la transculture?», *Paragraphes*, 2, Département d'études françaises, Université de Montréal, 4^e trimestre, 1989, p.15-31.
- PURDY, Anthony, «*La Québécoise* de Régine Robin : une approche dialogique», dans Louise Milot et Jaap Lintvelt (dir.), *Le Roman québécois depuis 1960 : méthodes et analyses*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1992, p.89-104.
- PY, Albert, «À l'entrée du jardin : l'«exil» de Pierre-Albert Jourdan», *Marges et exils*, Bruxelles, Éditions Labor, 1987, p.129-136.
- ROBIN, Régine, «Ce serait un roman...ou Montréal comme hors-lieu», *Vice Versa*, 24, été 1988, p.23-24.
- ROBIN, Régine, «À propos de la notion kafkaïenne de «littérature mineure» : quelques questions posées à la littérature québécoise», *Paragraphes*, 2, Département d'études françaises, Université de Montréal, 4^e trimestre, 1989, p.5-14.
- SALMIERI, Adrien, «Venir d'ailleurs aujourd'hui et écrire», *Littératures et cultures d'exil : terre perdue, langue sauvée*, Presses Universitaires de Lille, Najib Zakka Éditeur, 1993, p.129-136.

- SGARD, Jean, «Conclusions», dans Jacques Mounier (dir.), *Exil et littérature*, Grenoble, Ellug, 1986, p.291-299.
- SIMON, Sherry, «Écrire la différence. La perspective minoritaire», *Recherches sociographiques*, 25, no 3, septembre-décembre 1984, p.457-465.
- SIMON, Sherry, «The Language of difference : minority writers in Quebec», *Canadian Literature*, supplément no 1, 1987, p.119-128.
- SIMON, Sherry, «Espaces incertains de la culture», *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Études et documents», 1991, p.13-52.
- SIMON, Sherry, «La Culture en question», *L'Âge de la prose. Romans et récits québécois des années quatre-vingt*, Montréal/Rome, VLB/Bulzoni, 1992, p.51-65.
- SIMON, Sherry, «L'Altérité revisited», *Pour un bilan prospectif de la recherche en littérature québécoise*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, coll. «Littérature(s)», 1993, p.261-269.
- SIMON, Sherry, «L'Autre littérature nationale», *Développement et rayonnement de la littérature québécoise*, Québec, Nuit Blanche Éditeur, coll. «Littérature(s)», 1994, p.91-97.
- SOJCHER, Jacques, «Quelques mouvements de l'exil», *Marges et exils*, Bruxelles, Éditions Labor, 1987, p.81-84.
- STOICIU, Gina, «L'Identité, fiction et réalité», *Exil et fiction*, Montréal, Humanitas/Nouvelle Optique, 1992, p.103-135.
- TASSINARI, Lamberto, «Le Projet transculturel», *Sous le signe du Phénix : entretiens avec quinze créateurs italo-québécois*, Montréal, Guernica, 1985, p.291-305.
- ZAGOLIN, Bianca, «Littérature d'immigration ou littérature tout court», *Possibles*, no 2, vol. 17, printemps 1993, p.57-62.

B. OUVRAGES THÉORIQUES

BESSIÈRE, Jean, KARÁTSON, André, *Déracinement et littérature*, Lille, Presses Universitaires de Lille III, 1982, 138 p.

ENRIQUEZ, Eugène, *De la Horde à l'État : Essai de psychanalyse du lien social*, Paris, Éditions Gallimard, 1983, 460 p.

FOUCAULT, Michel, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, 275 p.

GAGNÉ, Marc, *Visages de Gabrielle Roy*, Montréal, Beauchemin, 1973, 327 p.

GODBOUT, Jacques, *Le Réformiste : textes tranquilles*, Montréal, Quinze, 1975, p.195-196.

HAREL, Simon, *Le Voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Les Éditions du Préambule, coll. «L'Univers des discours», 1989, 309 p.

HAREL, Simon (dir.), *L'Étranger dans tous ses états. Enjeux culturels et littéraires*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Théorie et littérature», 1992, 190 p.

HAREL, Simon, *L'Écriture réparatrice*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Théorie et littérature», 1994, 231 p.

HELLY, Denise, VASSAL, Anne, *Romanciers immigrés : Biographies et oeuvres publiées au Québec entre 1970 et 1990*, Montréal, CIADEST/IQRC, 1993, 122 p.

HUTCHEON, Linda, RICHMOND, Marion, *Other solitudes : Canadian multicultural fictions*, Toronto, Oxford UP, 1990, 374 p.

JONASSAINT, Jean, *Le Pouvoir des mots, les maux du pouvoir. Des romanciers haïtiens de l'exil*, Montréal/Paris, Dérives/Acantère, Presses de l'Université de Montréal, 1986, 271 p.

- KATTAN, Naïm, *Le Réel et le théâtral*, Montréal, Éditions HMH, 1970, 188 p.
- KRISTEVA, Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988, 293 p.
- LAPIERRE, Nicole, *Le Silence de la mémoire. À la recherche des Juifs de Plock*, Paris, Plon, 1989, 292 p.
- LOCHAK, Danièle, *Étranger : de quel droit ?*, Paris, PUF, 1985, 256 p.
- MÉDAM, Alain, *Montréal interdite*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978, 265 p.
- MELANÇON, Benoît, *La Littérature montréalaise des communautés culturelles. Prolégomènes et bibliographie*, Montréal, Université de Montréal, Département d'études françaises, Groupe de recherche Montréal imaginaire, mars 1990, 31 p.
- MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé*, Paris, Payot, 1966, 179 p.
- NEPVEU, Pierre, *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1988, 243 p.
- RESCH, Yannick, *L'Imaginaire de la ville : Montréal dans la fiction québécoise de 1940 à 1980*, Université de Provence (Aix-Marseille I), thèse de doctorat d'État, 1985, 609 p.
- ROBIN, Régine, *L'Amour du yiddish : écriture juive et sentiment de la langue*, Paris, Éditions du Sorbier, 1984, 321 p.
- ROBIN, Régine, *Le Roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Longueuil, Les Éditions du Préambule, coll. «L'Univers des discours», 1989, 196 p.
- ROBIN, Régine, *Le Deuil de l'origine. Une langue en trop, la langue en moins*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, coll. «L'Imaginaire du texte», 1993, 259 p.

SIMON, Sherry, *Le Trafic des langues : traduction et culture dans la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 1994, 224 p.

STOICIU, Gina, *La Différence. Comment l'écrire ? Comment la vivre ?*, Montréal, Humanitas, coll. «Circonstances», 1989, 246 p.

TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres*, Paris, Éditions du Seuil, coll. «La couleur des idées», 1989, 452 p.

C. OEUVRES LITTÉRAIRES

GAUTHIER, Louis, *Voyage en Irlande avec un parapluie*, Montréal, VLB éditeur, 1984, 75 p.

GODBOUT, Jacques, *Salut Galarneau !*, Paris, Éditions du Seuil, 1967, 155 p.

HÖLDERLIN, Friedrich, *Oeuvres*, Paris, Gallimard, 1967, 1266 p.

KATTAN, Naïm, *Le Repos et l'oubli*, Montréal, HMH, coll. «Constantes», 1987, 197 p.

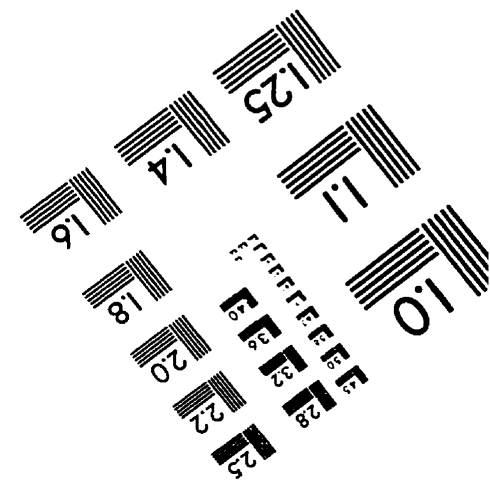
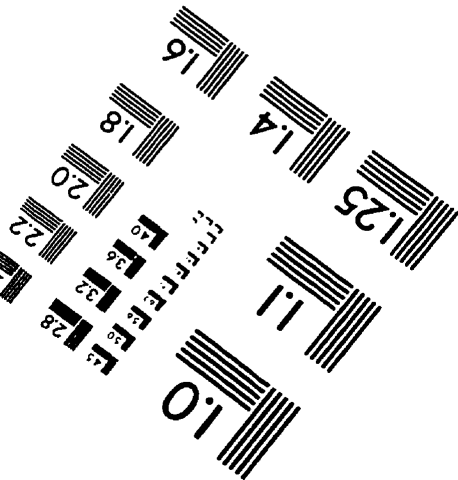
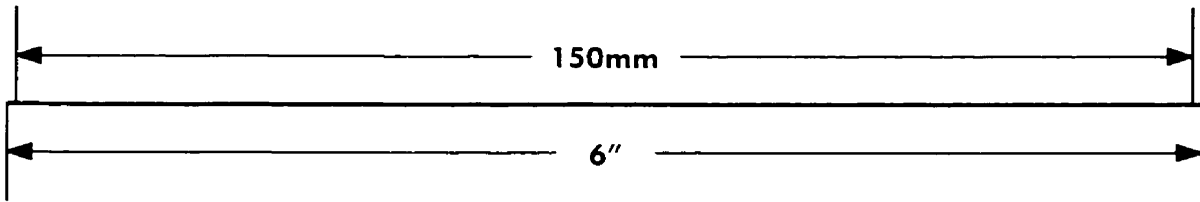
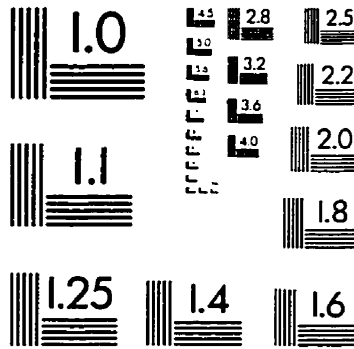
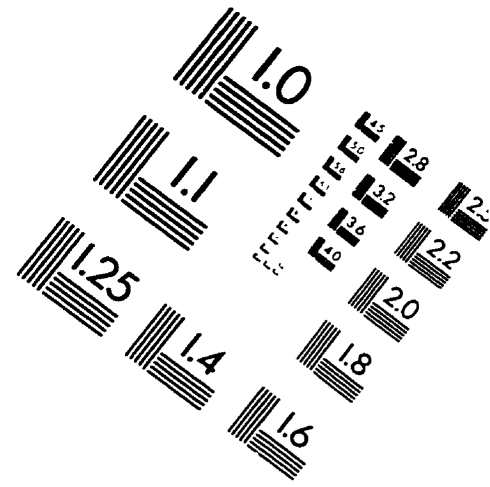
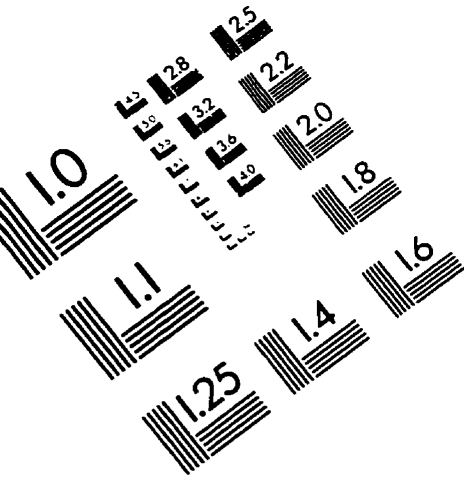
KIS, Danilo, *La Leçon d'anatomie*, Paris, Fayard, 1993, 192 p.

OVIDE, «Avec le temps...», *Les Tristes*, Paris, Éditions La Différence, coll. «Orphée», 1989, p.87.

PEREC, Georges, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974, 124 p.

RUSHDIE, Salman, *Patries imaginaires*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1991, 460 p.

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (QA-3)



APPLIED IMAGE, Inc
 1653 East Main Street
 Rochester, NY 14609 USA
 Phone: 716/482-0300
 Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved